

LA DEVINERESSE

OU LES FAUX
ENCHANTEMENTS

COMÉDIE

Représentée par la Troupe du Roi.

DONNEAU DE VIZÉ, Jean
(1638-1710)

CORNEILLE, Thomas (1638-1710)

1680

Édition établie par Ernest FIEVRE

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Décembre 2017

LA DEVINERESSE

OU LES FAUX
ENCHANTEMENTS

COMÉDIE

Représentée par la Troupe du Roi.

À PARIS, Chez C. BLAGÉART, dans la Court-Neuve du Palais,
au Dauphin.

M. DC. LXXX. Avec Privilège du Roi.

AU LECTEUR.

Le succès de cette Comédie a été si grand, qu'il s'en est peu vu de semblables. On y a couru, et on y court encor tous les jours en foule. Beaucoup de gens en ont été d'autant plus surpris, qu'y trouvant plusieurs acteurs qui semblent n'agir que pour leur intérêt particulier, ils ont cru que divers caractères détachés ne pouvaient former une Pièce. Cependant quand ils se sont appliqués à examiner toutes les parties de celle-ci, ils ont reconnu qu'il y avait plus de sujet qu'ils ne l'avaient cru d'abord, et que s'ils s'étaient imaginés qu'elle en manquait, c'était seulement parce qu'il était difficile d'y en mettre. En effet, comme c'est chez une devineresse que tout se passe, et que la plupart de ceux qui vont consulter ces sortes de gens, ou ne se connaissent point les uns les autres, ou cherchent toujours à se cacher, il semblait presque impossible de donner à cette Pièce un noeud et un dénouement. On n'a pas laissé d'en venir à bout. Une femme entêtée des devineresses, un amant intéressé à les détromper, et une rivale qui veut empêcher qu'ils ne se marient, font un sujet qui se noue dès le premier Acte, et qui n'est dénoué dans le dernier que par le faux diable découvert. Les autres acteurs, ou du moins une partie, sont gens envoyés par l'une ou l'autre des deux personnes intéressées, et qui par ce qu'ils rapportent augmentent la crédulité de la Comtesse, ou font croire plus fortement au Marquis que la devineresse est une fourbe. Ainsi on ne peut regarder ces personnages comme inutiles. Il est vrai qu'il y en a quelques-uns qui ne connaissant ni la Comtesse ni le Marquis, ne consultent Madame Jobin que pour eux-mêmes ; mais étant aussi fameuse qu'on la peint ici, eût-il été vraisemblable que pendant vingt-quatre heures, il ne fût venu chez elle que des personnes qui se connussent, et qui servissent à l'action principale ? Quoi qu'il en soit, on a eu pour but de faire voir que tous ceux et celles qui se mêlent de deviner, abusent de la facilité que les faibles ont à les croire. Il faut regarder si la matière a été traitée de la manière qu'elle devait l'être pour faire remarquer leurs artifices ; et si cette Comédie les a découverts, on peut dire qu'elle a produit l'effet que demande Horace, qui est d'instruire en divertissant. Mais quand elle serait, et contre les règles, et sans aucune utilité pour le public qu'on prétend qu'elle détrompe, ce serait toujours quelque chose de fort agréable à voir au théâtre, puisqu'il ne se peut rien ajouter au jeu fin, aisé, et naturel, de l'excellente troupe qui la représente. Tant de gens de toutes conditions ont été chercher les devineresses, qu'on ne doit point s'étonner si on a trouvé lieu de faire quelques applications. Il est pourtant vrai (et on se croit obligé de le protester) qu'on a eu aucune vue particulière en faisant la Pièce ; mais comme dans cette sorte d'ouvrage, on doit travailler particulièrement à corriger les défauts des hommes, et que la véritable Comédie n'est autre chose qu'un portrait de ces défauts mis dans un grand jour, on n'en tirerait aucun profit, s'il était déguisé de telle sorte qu'il fût impossible que personne s'y reconnût. Ainsi au lieu de deux ou trois applications qui ont été faites d'abord, on est

fort persuadé que mille et mille gens se sont trouvés dans les divers caractères dont la Comédie de la Devineresse est composée, et c'est parce qu'ils s'y sont trouvés, qu'elle a pu leur être utile. Quant au spectacle, il n'y a point été mis pour faire paraître des ornements, mais comme absolument nécessaire, la plupart des devineresses s'étant servies de bassins pleins d'eau, de miroirs, et d'autres choses de cette nature, pour abuser le public. Je sais qu'il y a des esprits forts qu'elles ne pourraient tromper ; mais comme presque toutes les personnes qui les consultent, vont chez elles accompagnées seulement de leurs faiblesses, qu'elles sont timides et naturellement portées à tout croire, avec toutes ces dispositions jointes à la peur qui trouble l'esprit, et qui empêche de bien examiner ce qu'on voit, on se persuadera sans peine, qu'elles se laissent tromper d'autant plus facilement, qu'elles cherchent en quelque façon à être trompées. Ce qui contribue encor beaucoup à les faire tomber dans le panneau, c'est que tout ce qu'on leur fait voir paraît dans des lieux disposés exprès, s'étant trouvé quelques-uns de ces trompeurs qui par les fentes d'une muraille dont on ne pouvait presque s'apercevoir ont à force de soufflets, fait enfler ou sortir des figures faites de véritables Peaux d'hommes corroyées. Jugez après cela de leur adresse, et si au lieu des timides dont je viens de vous parler, ces sortes de gens n'étaient pas capables d'embarrasser les personnes les plus résolues.

Comme beaucoup de gens assurent toujours qu'ils ont vu la devineresse imprimée, et que cette impression ne peut être qu'imparfaite et pleine de fautes ; pour connaître la véritable, il faut regarder si le titre de la première page, et les mots de Scène, sont formés de lettre figurées telles qu'on les trouve ici.

ACTEURS

MADAME JOBIN, Devineresse.

DU CLOS, Associé de Madame Jobin.

MONSIEUR GOSSELIN, Frère de Madame Jobin.

DAME FRANÇOISE, Vieille Servante de Madame Jobin.

MATURINE, Autre Servante de Madame Jobin.

LA COMTESSE D'ASTRAGON, Aimée du Marquis.

LE MARQUIS, Amant de la Comtesse et aimé de Madame Noblet.

MADAME NOBLET.

MONSIEUR DE LA GIRAUDIERE.

LA MARQUISE, Aimée du Chevalier.

LE CHEVALIER, Amant de la Marquise.

MADemoiselle DU BUISSON, Suivante de la Comtesse.

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

MADemoiselle DU VERDIER, Suivante de Madame de la Jublinière.

MONSIEUR GILET, Bourgeois de Paris.

MADAME DES ROCHES.

MADAME DE CLERIMONT.

MONSIEUR DE TROUFIGNAC, Gentilhomme Périgourdin.

MADAME DE TROUFIGNAC, sa Femme.

La Scène est chez Madame Jobin.

ACTE I

SCÈNE I.

Du Clos, Madame Jobin.

DU CLOS.

La chose ne pouvait tourner plus heureusement, et j'espère que nous mettrons enfin votre incrédule Monsieur de la Giraudière à la raison. La précaution que vous eûtes hier, de faire dire que vous étiez allée en ville, quand il vint vous demander pour savoir ce que sont devenus ses pistolets, m'a donné le temps de les faire peindre, aussi bien que la table du cabinet où ils doivent être trouvés. J'ai fait plus, j'ai attrapé le portrait de ce Monsieur de Valcreux qui a pris les pistolets, et qui ne les a pris que parce qu'il est persuadé que l'autre ne manquera pas à vous venir demander raison du prétendu vol. Le bon est qu'il croit avoir fait le coup si secrètement, que si vous le devinez, il vous croira la plus grande sorcière du monde. Ainsi vous vous allez mettre en crédit auprès de l'un et de l'autre, et cela, grâce à mon adresse et à mes soins qui me donnent de bons espions partout.

MADAME JOBIN.

Hé ! Monsieur du Clos, vous n'y perdez pas. Je vous paye bien, et depuis que je vous ai mis en part avec moi, vous n'êtes plus si...

DU CLOS.

Mon Dieu, ne parlons point de cela : c'est assez que nous nous trouvions bien l'un de l'autre, et que le grand nombre de dupes qui vous viennent tous les jours établisse votre réputation de tous côtés.

MADAME JOBIN.

Il n'y a que ce diable de la Giraudière qui me décrie. Quoique je lui aie dit des choses assez particulières touchant le passé, et que je lui aie prédit l'avenir le plus juste que j'ai pu par rapport à son humeur, il ne se rend point, et soutient toujours que je ne sais rien.

DU CLOS.

C'est un impertinent ; car quoiqu'il ne se trompe pas, la vérité n'est pas toujours bonne à dire. Si vous n'êtes pas sorcière, vous avez l'esprit de la paraître, et c'est plus que si vous l'étiez en effet.

MADAME JOBIN.

Maturine est admirable pour faire tomber les gens dans le panneau. Elle affecte un air innocent qui leur fait croire cent contes qu'elle invente pour les duper.

DU CLOS.

Je l'ai toujours dit, Maturine est un trésor. Mais je vous prie, comment va le mariage que la Dame jalouse veut empêcher ? Les trois cents louis qu'elle vous promet si son Amant n'épouse point la Comtesse d'Astragon, sont-ils bien comptés ?

MADAME JOBIN.

Nous avons déjà assez attrapé de son argent pour nous tenir assurés du reste, si le mariage ne se fait pas. Les malheurs que j'en ai prédits à la Comtesse, qui est ma dupe depuis longtemps, l'en ont déjà fort dégoutée. Elle doit revenir ici pour savoir l'effet d'un prétendu entretien que je dois avoir avec l'Esprit familier que je lui ai dit qu'il m'instruit de tout ; et ce qu'il y a d'avantageux, c'est qu'elle me paye pour cela, comme la Dame jalouse me paye pour un charme qui empêche son Amant de se marier.

DU CLOS.

Eh ! Vous n'êtes pas la seule qui preniez de l'argent des deux côtés. J'en sais qui n'en font aucun scrupule, et qui ne laissent pas de se dire gens de bien.

MADAME JOBIN.

Ne nous mêlons point des autres, ne songeons qu'à nous. Avez-vous ici ce qui vous fait peindre pour l'affaire des pistolets ?

DU CLOS.

La Giraudière n'a qu'à venir. Tout est prêt, comme je vous ai dit.

MADAME JOBIN.

Allez. J'aperçois la suivante de notre Comtesse.

SCÈNE II.

Mademoiselle du Buisson, Madame Jobin.

MADAME JOBIN.

Qu'y a-t-il, Mademoiselle du Buisson ?

MADemoisELLE DU BUISSON.

Ah ! Madame Jobin, me voilà toute essoufflée. Je suis vite accourue chez vous par la petite porte de derrière, pour vous dire que ma Maîtresse vient vous trouver.

MADAME JOBIN.

Que rien ne vous embarrasse. Je suis préparée sur ce que j'ai à lui dire ; et crédule comme je la connais, elle sera bien hardie, si elle se marie après cela.

MADemoisELLE DU BUISSON.

Oui, mais vous ne savez pas que le Marquis qu'elle ne serait pas fâchée d'épouser, vient avec elle vêtu en laquais. Comme elle l'assure de consentir à le rendre heureux, s'il la peut convaincre que ce que vous débitez n'est que tromperie, il s'est résolu à ce déguisement, Pour éprouver si votre diable pourra vous en découvrir quelque chose. Tenez-vous sur vos gardes là-dessus.

MADAME JOBIN.

Je suis ravie de savoir ce que vous m'apprenez. Fiez-vous à moi, rompons l'affaire, il y a cinquante pistoles pour vous.

MADemoisELLE DU BUISSON.

Quand il n'y aurait rien à gagner pour moi, je crois servir ma Maîtresse en travaillant contre le Marquis. Il me semble qu'elle ne sera point heureuse avec lui.

MADAME JOBIN.

Est-il des maris qui puissent rendre une femme heureuse ? Il ne faut pas être plus grande sorcière que moi pour dire une vérité, en prédisant des malheurs à ceux qui ont l'entêtement de se marier.

MADemoisELLE DU BUISSON.

Il se trouve de bons maris ; il n'y a qu'à mettre le temps à les bien chercher.

MADAME JOBIN.

C'est-à-dire que vous n'y renoncez pas.

MADemoiselle du Buisson.

Eh ! Je crois qu'un bon mari est quelque chose de bon.

MADAME JOBIN.

Sans doute. Et notre Comtesse ? Elle ne défie point de notre commerce ?

MADemoiselle du Buisson.

Le moyen ? Je lui ai toujours parlé contre vous. Je lui soutiens tous les jours qu'il n'y a que le hasard qui vous fasse quelquefois dire la vérité ; et quand pour me convaincre d'erreur, elle m'oppose les choses les plus particulières de sa vie, qu'elle prétend que vous avez devinées, elle n'a garde d'imaginer que c'est par moi que vous les savez. À propos, j'allais oublier de vous avertir qu'après vous avoir parlé présentement à découvert, elle doit venir ici tantôt masquée. Je la dois accompagner, masquée comme elle. Je vous serrerai la main, ou ferai quelque autre signe, afin que vous nous connaissiez. Ne manquez pas à lui prédire les mêmes malheurs.

MADAME JOBIN.

Je ferai la sorcière comme il faudra. Qu'est-ce, Maturine ?

SCÈNE III.

Maturine, Madame Jobin, Mademoiselle du Buisson.

MATURINE.

C'est votre Comtesse.

MADemoiselle du Buisson.

Je me sauve par la petite porte dérobée, et vous rendrai compte de tout ce que j'aurai entendu dire à son retour.

MADAME JOBIN.

Fais-la attendre ici, Maturine, et lui dis que je me suis enfermée pour quelque temps.

MATURINE, seule.

Je suis bien bête, mais il en est encor de bien plus bête que moi. Combien de médisances on fait tous les jours du diable ! On le fait se mêler de mille affaires, où il a bien moins de part que je n'y en ai.

SCÈNE IV.

**La Comtesse, Le Marquis vêtu en Laquais,
tenant la queue de la Comtesse, Maturine.**

LA COMTESSE.

Que fait Madame Jobin ?

MATURINE.

Oh ! Madame, il faut que vous attendiez un peu, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Quelqu'un est-il avec elle ?

MATURINE.

Non, mais elle s'est renfermée là-haut dans sa chambre noire. Elle a pris son grand livre, s'est fait apporter un verre plein d'eau, et je pense que c'est pour vous qu'elle travaille.

LA COMTESSE.

J'aurai patience. Fais, je te prie, quand elle sortira, que je sois la première à qui elle parle.

SCÈNE V.
La Comtesse, Le Marquis.

LA COMTESSE.

En vérité, Monsieur le Marquis, je souffre beaucoup à vous voir dans cet équipage. Si quelqu'un venait à vous découvrir, que dirait-on ?

LE MARQUIS.

Ne vous inquiétez point pour moi. Je me suis fait apporter en chaise à trois pas de chez Madame Jobin. Je vous ai joint à sa porte, et m'en retournant avec la même précaution, je ne cours aucun péril d'être vu. Il est vrai, Madame, que vous m'auriez épargné ce déguisement, si vous donniez moins dans les artifices de votre devineresse, qui ne vous dit toutes les fadaïses qui vous font peur, que pour attraper votre argent.

LA COMTESSE.

Vous me croyez donc sa dupe ?

LE MARQUIS.

Est-ce que vous ne lui donnez rien ?

LA COMTESSE.

Il faut bien que chacun vive de son métier.

LE MARQUIS.

Le métier est beau de parler au diable, selon vous s'entend, Madame ; car je ne suis pas persuadé que le diable se communique aisément. À dire vrai, j'admire la plupart des femmes. Elles ont une délicatesse d'esprit admirable ; ce n'est qu'en les pratiquant qu'on en peut avoir, et elles ont le faible de courir tout ce qu'il y a de devins.

LA COMTESSE.

Ce sont tous fourbes ?

LE MARQUIS.

Fourbes de profession, qui ne savent rien, et qui éblouissent les crédules.

LA COMTESSE.

Mais, je vous prie, par quel intérêt Madame Jobin me voudrait-elle empêcher de vous épouser ?

LE MARQUIS.

Que sais-je moi ? J'ai quelque rival caché qui me veut détruire, et je ne puis comprendre comment vous souffrez que votre suivante, Mademoiselle du Buisson, ait plus de force d'esprit que vous. Elle vous dit tous les jours que vous venez consulter une ignorante ; et si vous l'en vouliez croire, vous vous moqueriez de ses extravagantes prédictions.

LA COMTESSE.

Du Buisson est une folle. Il m'est arrivé des choses qu'il y a qu'elle au monde qui sache, et Madame Jobin nous les as dites de point en point. Je ne sais après cela, comment du Buisson peut être incrédule.

LE MARQUIS.

Le hasard l'a pu faire rencontrer heureusement.

LA COMTESSE.

Enfin, Monsieur le Marquis, vous croirez d'elle ce qu'il vous plaira. Je vous aime, et il n'y aura jamais que vous qui me puissiez faire renoncer à l'état de veuve : mais après les vérités qu'elle m'a dites cent fois, je la dois croire, et ne prétends point me rendre malheureuse en vous épousant. Vous voyez que je n'oublie rien de ce que je puis faire pour vous. Je l'ai priée d'examiner plus précisément de quel genre de malheur je suis menacée, et si c'est une fatalité qu'on me puisse vaincre. Ma résolution dépend de ce qu'elle me dira, à moins que vous ne me fassiez connaître qu'elle est une fourbe, et que tout ce qu'elle sait n'est qu'artifice.

LE MARQUIS.

J'en viendrai à bout, Madame, et vous en allez avoir le plaisir. Ne manquez point à lui demander de mes nouvelles, je suis sûr que son diable n'en sait point assez pour lui apprendre mon déguisement.

LA COMTESSE.

Il ne lui parle pas toujours quand elle veut, et elle a besoin quelquefois de plusieurs jours pour le conjurer.

LE MARQUIS.

Voilà l'adresse. Elle prend du temps pour s'informer de ce qu'il lui est inconnu, et elle vous dira que je me serai déguisé quand elle aura pu le découvrir. Et la Giraudière qui vint chez vous hier au soir ? Croyez-vous qu'elle lui fasse retrouver ses pistolets ?

LA COMTESSE.

Pourquoi non ?

LE MARQUIS.

Il ne le croit pas, lui

LA COMTESSE.

Quand elle ne lui dira point qui les a pris, je ne la croirai pas fourbe pour cela. Est-elle obligée de tout savoir ? Il me semble que c'est bien assez qu'elle ne dise jamais rien que de véritable.

LE MARQUIS.

Je me rends, Madame, et je crois présentement Madame Jobin la plus grande Magicienne qui fut jamais ; car à moins qu'elle ne vous eût donné quelque charme, vous n'entreriez pas si obstinément dans son parti. Pour moi, je ne sais plus ce qu'il faut faire pour vous détromper.

LA COMTESSE.

Ce qu'il faut faire ? Il faut me faire connaître que dans les choses extraordinaires qu'elle fait, il n'y a rien de surnaturel, et que je les pourrais faire moi-même, si j'avais l'adresse d'éblouir les gens.

LE MARQUIS.

C'est assez, je trouverai moyen de vous contenter.

LA COMTESSE.

Taisons-nous, elle descend, et je crois l'entendre.

SCÈNE VI.

**Madame Jobin, La Comtesse, Le Marquis,
[Maturine].**

MADAME JOBIN, à Maturine.

Faites entrer ces Dames dans l'autre chambre, j'irai leur parler incontinent.

LA COMTESSE.

Hé bien ! Ma chère Madame Jobin, as-tu fait de ton mieux pour moi ?

MADAME JOBIN.

Madame, vous ne songez pas que votre laquais est là. Sors, mon ami. Il faut qu'un laquais demeure à la porte.

LA COMTESSE.

Laisse-le ici, je te prie. Quoique je me fie à toi, je mourrais de peur si j'étais seule, et il me faut toujours quelqu'un pour m'assurer.

MADAME JOBIN.

Que n'amenez-vous quelque demoiselle ? J'en aimerais mieux dix qu'un seul laquais. Ce sont de petits esprits qui jasant de tout ; et puis comme je fais pour vous ce que je ne fais presque pas pour personne, je n'aimerais pas qu'on dît dans le Monde que je me mêle de plus que de regarder dans la main.

LA COMTESSE.

C'est un laquais d'une fidélité éprouvée. Ne crains rien de lui. Qu'as-tu à me dire ? Je tremble que ce ne soit rien de bon. J'en serais au désespoir ; car je t'avoue que j'ai le coeur prie.

MADAME JOBIN.

Je n'ai pas besoin que vous me l'avouiez pour le savoir. Mais plus vous avez d'amour, plus cet amour vous doit engager, non seulement à n'épouser pas un homme qui ne peut que vous rendre malheureuse, mais à lui conseiller de ne se marier jamais, car il n'y a rien que de funeste pour lui dans le mariage.

LA COMTESSE.

Que me dis-tu là ? Quoi les choses ne se peuvent détourner ?

MADAME JOBIN.

Non, hasardez si vous voulez, c'est votre affaire. Quand vous souffrirez, vous ne vous en prendrez point à moi.

LA COMTESSE.

Mais encor, expliquez-moi quelle sorte de malheur j'ai à redouter.

MADAME JOBIN.

Il est entièrement attaché à celui que vous aimez. S'il se marie, il aimera sa femme si éperdument, qu'il en deviendra jaloux jusques dans l'excès.

LA COMTESSE.

La jalousie n'est point de son caractère.

MADAME JOBIN.

Il sera jaloux, vous dis-je, et si fortement, qu'il ne laissera aucun repos à sa femme. C'est là peu de chose, voici le fâcheux. Il tuera un homme puissant en amis qu'il trouvera un soir causant avec elle. On l'arrêtera, et il perdra la tête sur un échafaud.

LA COMTESSE.

Sur un échafaud ? Cela est fait. Je ne l'épouserai jamais.

MADAME JOBIN.

Ce malheur ne lui est pas seulement infaillible en vous épousant, mais encor en épousant toute autre que vous. C'est à vous à l'en avertir, si vous l'aimez.

LA COMTESSE.

Il ne faut point qu'il songe à se marier. Sur un échafaud ! Quand il serait le mari d'une autre, j'en mourrais de déplaisir. Mais tout ce que tu me dis est-il bien certain ?

MADAME JOBIN.

Je l'ai découvert par des Conjurations que je n'avais jamais faites. J'en ai moi-même tremblé ; car il est quelquefois dangereux d'arracher les secrets de l'avenir ; mas je vous l'avais promis, et j'ai voulu tout faire pour vous.

LA COMTESSE.

Quel malheur pour moi de l'avoir aimé ! Je ne l'épouserai point, j'y suis résolue : mais dis-moi, me pourrais-tu satisfaire sur une chose ? Je voudrais savoir ce qu'il fait présentement.

MADAME JOBIN.

Que gagnerais-je à vous dire ce que vous croiriez que je n'aurais deviné que par hasard ? Apparemment il ne fait rien d'extraordinaire, et il n'est pas difficile de s'imaginer ce qu'un homme fait tous les matins.

LA COMTESSE.

N'importe, cela me contentera, et je serai plus ferme à te croire, s'il demeure d'accord d'avoir fait ce que tu m'auras dit de lui.

MADAME JOBIN.

Seriez-vous femme à ne vous point effrayer ?

LA COMTESSE.

Peut-être.

MADAME JOBIN.

Vous n'avez qu'à éloigner ce laquais, vous verrez de vos propres yeux ce que fait présentement votre Amant. Mais ne tremblez pas, car celui que je ferai paraître d'abord est un peu terrible.

LA COMTESSE.

Comment ? Le diable ! La seule pensée me fait mourir de frayeur.

MADAME JOBIN.

Il n'est point méchant, il ne faut qu'avoir un peu d'assurance.

LA COMTESSE.

Je vous remercie de votre diable. Je ne voudrais pas le voir pour tout ce qu'il y a de plus précieux au Monde.

MADAME JOBIN.

Je retourne donc dans ma chambre, et viendrai vous dire ce que j'aurai vu.

SCÈNE VII.
Le Marquis, La Comtesse.

LE MARQUIS.

Eh ! Madame, que ne l'engagiez-vous à faire paraître son diable ? Elle vous aurait manqué de parole, ou je vous aurais fait connaître la tromperie.

LA COMTESSE.

Comment ? Vous vous seriez résolu à le voir ?

LE MARQUIS.

Assurément.

LA COMTESSE.

Mais elle voulait qu'on vous mît dehors, et j'aurais été la seule qui l'aurais vu.

LE MARQUIS.

N'est-ce pas là une conviction de la fourbe ? Il ne lui faut que des femmes, et un laquais même lui est suspect.

LA COMTESSE.

Vous pouvez garder votre esprit fort. J'aurai toujours de l'estime et de l'amitié pour vous ; mais vous avez beau m'accuser d'être trop crédule, je ne vous mettrai jamais en état de tuer un homme pour moi, ni d'avoir la tête coupée.

LE MARQUIS.

Est-il possible que vous donniez croyance à des contes ?

LA COMTESSE.

Vous n'êtes donc pas persuadé qu'elle m'ait dit vrai ?

LE MARQUIS.

Point du tout. Elle a ses fins que je ne puis deviner, et je garderai ma tête longtemps, si elle ne tombe que par ses prédictions.

LA COMTESSE.

Au nom de tout l'amour que vous m'avez témoigné, ne vous mariez jamais.

LE MARQUIS.

Quelle prière !

LA COMTESSE.

Je le vois bien. Vous ne serez convaincu de ce qu'elle sait, que quand vous aurez vu un homme mort à vos pieds. Du moins ce ne sera pas moi qui en serai cause.

LE MARQUIS.

Vous me feriez perdre patience. Je tuerai un homme, moi qui n'eus jamais envie de tuer, parce que votre devineresse l'a prédit ? Fadaise, Madame, fadaise. C'est une ignorante qui ne sait autre chose que tromper, et il est bien injuste que vous me rendiez malheureux, parce qu'elle vous dit des extravagances.

LA COMTESSE.

Il faut vous entendre dire, c'est une ignorante, mais si elle peut découvrir que vous vous êtes déguisé pour venir chez elle, que direz-vous ?

LE MARQUIS.

Elle ne le découvrira point.

LA COMTESSE.

Je le crois ; mais enfin si cela arrive, me promettez-vous donc de ne vous marier jamais ?

LE MARQUIS.

Et si elle ne le découvre point, me promettez-vous de m'épouser ?

LA COMTESSE.

C'est autre chose. L'esprit familier qu'elle consulte n'est pas toujours en humeur de lui parler.

LE MARQUIS.

Elle a raison, Madame, vous fermez les yeux, et elle est en droit de vous faire croire ce qu'il lui plaira.

LA COMTESSE.

Je vous l'ai dit dès l'abord. Montrez-moi qu'elle me fait croire des faussetés ?

LE MARQUIS.

J'en viendrai à bout. Son diable n'est peut-être pas si fin qu'on ne trouve moyen de l'attraper.

LA COMTESSE.

Mettez-vous plus loin. J'entends descendre quelqu'un.

SCÈNE VIII.

Madame Jobin, La Comtesse, Le Marquis.

MADAME JOBIN.

J'ai d'étranges nouvelles à vous apprendre.

LA COMTESSE.

Quelles, je vous prie ? Ne me faites point languir.

MADAME JOBIN.

J'ai vu votre Amant.

LA COMTESSE.

Hé bien ?

MADAME JOBIN.

Il faut qu'il ait quelque grand dessein, car il était vêtu en laquais, parlant d'action à une Dame.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que j'entends ? À une Dame ! Vêtu en laquais !

MADAME JOBIN.

Il vous le niera ; mais soutenez-lui fortement que cela est, car il n'y a rien de plus certain.

LA COMTESSE.

Je vous crois. Vous ne m'avez jamais rien dit que de véritable.

MADAME JOBIN.

Ils se parlaient de côté en se regardant, et cela est cause que je n'ai pu distinguer les traits de l'un ni de l'autre.

LA COMTESSE.

C'en est assez, je ne vous demande rien pour aujourd'hui. Je suis si troublée, que je ne sais pas trop bien ce que je vous dis.

MADAME JOBIN.

Une autre fois, Madame, ne m'amenez plus de laquais.

LA COMTESSE.

À demain le reste. Je n'ai pas la force de vous dire un mot.

SCÈNE IX.

Madame Jobin, Du Clos.

MADAME JOBIN.

Le coup a porté, la Comtesse sort toute interdite.

DU CLOS.

Je l'ai entendue de ce cabinet. Continuez, je me trompe fort si les trois cents pistoles ne sont à nous. La voilà entièrement dégoûtée du mariage. Songeons seulement à nous tenir sur nos gardes ; car le Marquis enragé de ce qu'elle refuse de l'épouser, emploiera tout pour découvrir notre fourbe ; et soit par lui, soit par quelques intrépides qu'il enverra, vous aurez de puissants assauts à soutenir.

MADAME JOBIN.

Je m'en tirerai. Nous avons déjà fait d'autres merveilles.

SCÈNE X.

Madame Jobin, Du Clos, Maturine.

MATURINE.

Madame, voilà une façon de bourgeois qui vous demande.

DU CLOS.

Comment est-il fait ?

MATURINE.

Il est en manteau, vêtu de noir, de moyenne taille, un peu gros.

DU CLOS.

Je me remets dans ma niche. C'est assurément le brave de volonté dont je vous parlais tantôt. Si c'est lui, je viendrai jouer ma scène. Vous en serez beaucoup mieux payée.

Il sort.

MADAME JOBIN.

Dis-lui qu'il monte, je l'attendrai. Dieu merci je ne manque pas d'exercice, et il me vient tous les jours de nouveaux chalands. Cependant je me trouve sorcière à bon marché. Trois paroles prononcées au hasard en marmottant, sont mon plus grand charme, et les enchantements que je fais demandent plus de grimaces que de diablerie.

SCÈNE XI.

Madame Jobin, Monsieur Gilet.

MONSIEUR GILET.

Bonjour, Madame, on dit que vous savez tout. Si cela est, vous connaissez ma Maîtresse.

MADAME JOBIN.

De quoi s'agit-il ?

MONSIEUR GILET.

Il s'agit qu'elle m'aimait autrefois un peu. Je ne suis pas mal fait, non, et je lui disais de petites choses qui avaient bien de l'esprit.

MADAME JOBIN.

Je n'en doute point.

MONSIEUR GILET.

J'eusse bien voulu me marier avec elle ; mais depuis que certains gens qui ont vu des sièges et des combats lui en content, vous diriez qu'elle a honte de me regarder. Je m'aperçois bien qu'ils se moquent de moi avec elle, et j'ai quelquefois de grandes tentations de me fâcher ; mais comme je n'ai jamais été à l'armée, j'ai tant soit peu de crainte d'être battu, et cela est cause que je ne dis mot.

MADAME JOBIN.

C'est être prudent. Mais que n'allez-vous faire une campagne ? Vous seriez en droit de parler aussi haut qu'eux.

MONSIEUR GILET.

Oui, mais...

MADAME JOBIN.

J'entends, vous n'avez point de courage.

MONSIEUR GILET.

Pardonnez-moi, j'en ai autant qu'on en peut avoir. Quand quelqu'un m'a joué un tour, je suis des six mois sans lui parler, et j'ai le bruit de bien tenir mon courage.

MADAME JOBIN.

Je le crois. Vous le tenez peut-être si bien, que vous ne le laissez jamais paraître.

MONSIEUR GILET.

Je suis naturellement porté à la guerre, et il ne se passe point de nuit que je ne me batte en dormant. Je fais des merveilles, et il n'y a pas encor trois jours que m'étant armé de pied en cap dans ma chambre, je fus charmé de ma mine martiale en me regardant dans un miroir. Je m'escrimai ensuite deux heures durant contre tous les personnages de la tapisserie, et je sens bien que je chamaillerais vertement contre des gens effectifs, mais il y a une petite difficulté qui m'arrête.

MADAME JOBIN.

Quelle ?

MONSIEUR GILET.

Un coup de canon ou de mousquet ne regarde point où il va, et blesse un homme de coeur comme un autre. Cela est impertinent, et je ne sache rien de plus fâcheux pour un brave.

MADAME JOBIN.

À dire vrai, il n'y a point de plaisir à être blessé, et je ne saurais blâmer les gens qui ont peur de l'être.

MONSIEUR GILET.

Vous voyez bien qu'avoir peur comme je l'ai, ce n'est point là manquer de courage.

MADAME JOBIN.

Au contraire, c'est être capable des grandes choses, que de prévoir le péril ; mais comment vous guérir de cette peur ?

MONSIEUR GILET.

N'avez-vous pas des secrets pour tout ?

MADAME JOBIN.

Mais encor, que voudriez-vous qu'on fît pour vous ?

MONSIEUR GILET.

Pas grand chose, et cela ne vous coûtera presque rien. Vous n'avez qu'à faire que jamais je ne puisse être blessé, et quand je ne craindrai rien, on verra que je serai brave comme quatre.

MADAME JOBIN.

Oh ! Cela ne va pas si vite que vous pensez. Jamais blessé !

MONSIEUR GILET.

Mon Dieu, c'est une bagatelle pour vous.

MADAME JOBIN.

J'ai quelques secrets, je vous l'avoue ; mais il y a de certaines choses difficiles...

MONSIEUR GILET.

Difficiles ! Vous vous moquez. Combien voit-on de gens charmés à la guerre ? Sans cela seraient-ils si sots que d'aller présenter le ventre aux coups de mousquet ? Parlez franchement, Madame Jobin, il y en a bien de votre façon.

MADAME JOBIN.

Je ne vous déguise pas que j'ai des amis en ce pays-là. Ils ne se sont pas mal trouvés de mon secret ; mais comme il est rare, il coûte un peu cher.

MONSIEUR GILET.

Ne vous inquiétez point pour l'argent. Je suis fils d'un gros bourgeois qui a des pistoles par monceaux. Il s'appelle Christophe Gilet ; et si par votre moyen j'avais pu mettre en crédit le nom des Gilets, fiez-vous à moi, je vous ferais riche.

MADAME JOBIN.

Vous avez une physionomie qui m'empêche de vous refuser. J'ai ce qu'il vous faut. Mais au moins n'en parlez à qui que ce soit.

MONSIEUR GILET.

Je n'ai garde. On croirait que je n'aurais point de courage, quoique j'en aie autant qu'il m'en faut.

MADAME JOBIN.

Holà ! Qu'on m'apporte une de ces épées qui sont dans mon cabinet. Elle est enchantée. Il ne m'en restera plus que deux, et il me faut plus de six mois à les préparer.

MONSIEUR GILET.

Et quand je l'aurai, ne faudra-t-il plus que j'aie peur ?

MADAME JOBIN.

Si on vous dit quelque chose de fâcheux, vous n'aurez qu'à la tirer, et incontinent vous ferez fuir, ou désarmerez vos ennemis.

MONSIEUR GILET.

La bonne affaire ! Si cela est, je ne craindrai rien, et vous aurez de la gloire à m'avoir fait brave.

MADAME JOBIN.

On ne parlera que de votre intrépidité. La voilà. Tenez, quand vous vous trouverez en occasion de dégainer, mettez les quatre premiers doigts sur le dessus de la garde, et serrez le dessous avec le petit doigt. Tout le charme consiste en cela.

MONSIEUR GILET.

Est-ce de cette façon qu'il faut qu'on la tienne ?

MADAME JOBIN.

Un peu plus vers le milieu. Serrez ferme ; il ne se peut rien de mieux.

MONSIEUR GILET allongeant avec l'épée nue.

Ah ! Vous voyez bien que je me suis exercé. Est-ce savoir allonger.

MADAME JOBIN.

Quand vous ne feriez que frapper votre ennemi à la jambe, le coup irait droit au coeur.

MONSIEUR GILET.

Et vous m'assurez que je ne serai point tué ?

MADAME JOBIN.

Non, je vous garantis plein de vie, tant que vous tiendrez votre petit doigt de la manière que je vous ai montré. Mettez-la à votre côté. Vous prendrez un habit sans manteau, quand vous serez retourné chez vous.

MONSIEUR GILET.

Oh ! Il ne tiendra pas à l'habit qu'on ne me craigne.

SCÈNE XII.

Madame Jobin, Monsieur Gilet, Du Clos.

MADAME JOBIN.

Où allez-vous, Monsieur ? On ne monte point ici sans faire avertir.

DU CLOS.

J'ai à vous parler.

MADAME JOBIN.

Et moi, je ne suis pas en humeur de vous entendre.

DU CLOS.

Je suis pressé, et il faut que je vous parle présentement. Monsieur n'a qu'à sortir, s'il lui plaît.

MONSIEUR GILET.

Il ne me plaît pas, moi.

Bas.

Il me semble que j'ai un peu de peur.

DU CLOS.

Je le trouve drôle avec son épée et son manteau.

MADAME JOBIN, à Monsieur Gilet.

Ne prenez pas garde...

DU CLOS.

Mon petit bourgeois, savez-vous que je vous ferai sauter la montée ?

MONSIEUR GILET.

Peut-être.

Bas.

Courage, Gilet, courage.

MADAME JOBIN.

Mais j'ai une affaire à vider avec Monsieur.

Vuider : Terminer, finir une affaire, un différend. [L]

DU CLOS.

Je m'en moque.

Sauter la montée : Populairement.
Faire sauter les montées à quelqu'un, le chasser honteusement de chez soi et avec violence. [L]

MONSIEUR GILET.

Si je n'étais plus sage que vous...

DU CLOS.

Comment ?

MADAME JOBIN, à du Clos.

Point de bruit. Entrons là-dedans, Monsieur voudra bien attendre.

DU CLOS.

Non, je veux rester ici, et si ce visage de courtaud ne sort tout à l'heure, je m'en vais le jeter par les fenêtres.

MONSIEUR GILET.

Si je m'échauffe...

Bas.

Épée enchantée, je me recommande à toi.

DU CLOS.

Que dis-tu entre tes dents ?

MONSIEUR GILET.

Ce qu'il me plaît.

DU CLOS, lui donnant un soufflet.

Ce qu'il te plaît ?

MONSIEUR GILET, bas.

Ne te laisse pas insulter, Gilet.

DU CLOS.

Je pense que tu veux mettre l'Épée à la main.

MONSIEUR GILET, bas.

Ferme. Le petit doigt sous la garde.

MADAME JOBIN à Monsieur Gilet.

Eh ! Monsieur, vous m'allez perdre. Faites-lui grâce, je vous prie.

MONSIEUR GILET.

Non, il faut... Poltron, tu recules. Voilà ton épée qui tombe. Tu vois, je t'ai désarmé, et il ne tient qu'à moi de te tuer

Courtaud : Qui est de taille courte et entassée. [FC]

MADAME JOBIN.

Ne le faites pas. Vous l'avez vaincu ; C'est assez de gloire pour vous.

DU CLOS.

J'enrage. Mon épée m'échapper des mains !

MONSIEUR GILET.

La veux-tu reprendre ? Je ne crains rien moi, et je suis tout prêt à recommencer.

MADAME JOBIN.

Non pas, s'il vous plaît. Donnez-moi l'épée, je vous la rendrai après que Monsieur sera parti.

MONSIEUR GILET.

Qu'il revienne donc, car je veux qu'il sorte dans le même instant.

DU CLOS.

Adieu, nous nous reverrons.

MONSIEUR GILET.

Quand tu voudras ; mais je t'avertis que si je te sangle le moindre coup, il ira droit au milieu du coeur.

Sangle : Familièrement. Appliquer avec force un coup. [L]

SCÈNE XIII.

Monsieur Gilet, Madame Jobin.

MONSIEUR GILET.

Que je suis heureux ! Mon épée, ma chère épée, il faut que je te baise et rebaise.

MADAME JOBIN.

Êtes-vous content de moi ?

MONSIEUR GILET.

Si je le suis, Madame Jobin ? Vous êtes la reine des femmes. Voilà ma bourse, prenez ce qu'il vous plaira, je ne vous saurais trop bien payer.

MADAME JOBIN.

Je ne cherche qu'à obliger les honnêtes gens, et je n'ai jamais rançonné personne. Vous agissez si franchement avec moi, que trente louis me suffiront. Je ne veux rien de vous davantage.

MONSIEUR GILET.

Trente louis ! En voilà quarante en dix belles pièces, j'en aurais donné volontiers deux cents. Quand on m'a rendu un service, je n'ai jamais regret à l'argent.

MADAME JOBIN.

Je suis fâchée que vous ayez reçu un soufflet, mais...

MONSIEUR GILET.

Cela n'est rien, et puis ce n'est point la faute de l'épée. Je vois bien que si je l'eusse tirée plus tôt, on ne m'aurait point donné le soufflet.

MADAME JOBIN.

Assurément.

MONSIEUR GILET.

Comme je vais tenir à mes petits Messieurs les fanfarons qui se mêlent de me railler !

MADAME JOBIN.

Écoutez, monsieur Gilet, si vous m'en croyez, vous ne tirerez point l'épée ici. Outre que ce serait une nouveauté qui donnerait lieu de soupçonner quelque chose, vous ne manqueriez point à tuer quelqu'un, et un homme tué met les gens en peine.

MONSIEUR GILET.

Vous avez raison.

MADAME JOBIN.

Il vaut mieux que vous alliez à l'armée. Vous tuerez là autant d'ennemis que vous voudrez ; et comme les belles actions sont aisées à faire quand on ne court aucun risque, dès votre première campagne vous pourrez devenir Maître de Camp.

MONSIEUR GILET.

Maître de Camp !

MADAME JOBIN.

La fortune est belle.

MONSIEUR GILET.

Je n'en serai point ingrat. Comment ? On verrait le nom de Gilet dans la Gazette. Que de joie pour mon bon homme de père ! Je cours trouver mon tailleur. Il a toujours des habits tous prêts, et je brûle de me voir en brave.

MADAME JOBIN.

Vous paraîtrez un vrai Mars.

MONSIEUR GILET.

Je le crois, mais voici un homme qui entre bien brusquement. Voulez-vous que je le fasse sortir ?

SCÈNE XIV.

Madame Jobin, la Giraudière, Monsieur Gilet.

LA GIRAUDIÈRE.

Me faire sortir, moi ?

MONSIEUR GILET.

Hé !

LA GIRAUDIÈRE.

Comment, hé ? Quelle figure est-ce là ?

MONSIEUR GILET, touchant son épée.

Figure ! Si l'épée joue son jeu...

MADAME JOBIN, à Monsieur Gilet.

Sortez. Voulez-vous le tuer sans qu'il se défende ? Vous savez qu'il lui est impossible de vous résister.

MONSIEUR GILET.

À l'armée ? Maître de Camp ? Serviteur.

SCÈNE XV.

La Giraudière, Madame Jobin, [Maturine].

LA GIRAUDIERE.

Jouez-vous ici la Comédie ?

MADAME JOBIN.

C'est un fou qui m'étourdit il y a une heure de ses visions.
Mais je vous prie, que venez-vous faire chez moi ? Je
suis toute surprise de vous y voir.

LA GIRAUDIERE.

J'ai une chose à vous demander.

MADAME JOBIN.

À moi ? Une ignorante ? Vous savez bien que je ne sais
rien, et vous le dites partout.

LA GIRAUDIERE.

Si vous me parlez juste sur un vol qui m'a été fait depuis
deux jours, je vous promets de ne dire jamais que du bien
de vous.

MADAME JOBIN.

On vous a donc volé quelque chose ?

LA GIRAUDIERE.

Oui, une paire de pistolets, qui sont les meilleurs du
monde, et que je voudrais avoir rachetés le double de ce
qu'ils m'on coûté. Faites-les-moi retrouver ; je suis à
jamais de vos amis.

MADAME JOBIN.

Moi ? Je ne suis point assez habile pour faire retrouver
les choses perdues.

LA GIRAUDIERE.

Mes pistolets, je vous en conjure.

MADAME JOBIN.

Comment pourrais-je vous dire où ils sont ? Je me mêle
de la bonne aventure, comme beaucoup d'autres, qui sont
aussi ignorantes que moi ; mais faire retrouver des
pistolets !

LA GIRAUDIERE.

Voulez-vous être toujours en colère ?

MADAME JOBIN.

Vous le mériteriez bien. Qu'on m'apporte un bassin plein d'eau. Un verre me suffirait, mais je veux que vous voyiez vous-même les choses distinctement ; et afin que vous ne croyiez pas que j'aie aucun intérêt à vous éblouir, je vous déclare que je ne veux point de votre argent.

LA GIRAUDIERE.

Je sais comme il faudra que j'en use.

MADAME JOBIN.

Voici ce qu'il faut.

Bas à Maturine.

Est-on là tout prêt.

MATURINE, bas.

Parlez hardiment, rien ne manquera.

MADAME JOBIN.

Approchez. Regardez dans ce bassin. Ne voyez-vous rien ?

LA GIRAUDIERE.

Non.

MADAME JOBIN.

Penchez-vous de la manière que je fais, et regardez fixement sans détourner les yeux du bassin. Ne voyez-vous rien ?

LA GIRAUDIERE.

Rien du tout.

MADAME JOBIN.

Rien du tout ? Il faut donc que vous ne regardiez pas bien, car je vois quelque chose, moi.

LA GIRAUDIERE.

Vous voyez ce qu'il vous plaît, mais cependant c'est moi qui dois voir.

Plancher : Construction de poutres ou de solives qui fait la séparation de deux étages. [F]

Zigzig : Ce sont des tringlettes croisées en losanges les unes sur les autres, qui se resserrent et s'allongent, et dont on se sert pour faire tenir des lettres, ou autres choses, dans des

On laisse tomber un Zigzag du haut du plancher qui tient une toile, sur laquelle sont peints deux pistolets sur une table.

Ah ! Je commence. Oui, je vois mes pistolets, ils sont sur la table d'un cabinet, où il me semble avoir quelque fois entré. Je ... je ne vois plus rien ! Où diable faut-il que je les aille chercher ? Je ne puis me remettre le cabinet.

MADAME JOBIN.

Il me semble que j'ai assez fait pour vous, de vous faire voir le lieu où vous trouverez vos pistolets.

LA GIRAUDIERE.

J'aimerais bien mieux que vous m'eussiez fait voir le voleur. Je ne serais pas en peine de les retirer.

MADAME JOBIN.

J'ai commencé, et il ne faut pas faire les choses à demi pour vous. Regardez encor dans le bassin ; mais n'en détournez pas la vue, car la figure de celui qui a pris vos pistolets n'y paraîtra qu'un moment ?

LA GIRAUDIERE.

Rien encor.

Le même zigzag fait voir un portrait.

Ah ! Je vois... c'est Valcreux, un de mes plus intimes amis. Je lui cachai une épée il y a quelque temps, il a voulu à son tour me faire chercher mes pistolets. Je cours chez lui.

MADAME JOBIN.

Vous y pouvez aller en toute assurance. L'épreuve que je viens de faire n'a jamais manqué.

LA GIRAUDIERE.

Vous ne perdrez rien à ce que vous aurez fait pour moi. J'ai du crédit, et ce ne vous sera pas peu de chose d'avoir converti un incrédule de mon caractère.

La Giraudière sort.

MADAME JOBIN, à Maturine.

Voilà qui va bien. Il semble à demi gagné, et s'il peut une fois l'être tout à fait, il voit la Comtesse, et je ne doute point que ce qu'il lui dira de l'incident du bassin, ne la confirme dans l'entêtement où elle est de mon prétendu savoir. Tandis que j'ai un moment à moi, il faut aller donner ordre à ce qui doit éblouir les autres dupes qu'on m'a promis de m'amener aujourd'hui.

ACTE II

SCÈNE I.

Madame Jobin, Madame Noblet.

MADAME JOBIN.

Je vous suis bien obligée Madame, de toutes vos libéralités. Je me sens portée d'inclination à vous servir, et quand...

MADAME NOBLET.

Non, Madame Jobin, ce que je viens de vous donner ne sera compté à rien, et les trois cents louis ne vous en seront pas moins payés, si le mariage que je vous ai prié de rompre, ne se fait point.

MADAME JOBIN.

J'ai travaillé de tout mon pouvoir.

MADAME NOBLET.

J'en suis convaincue. J'ai de fidèles espions chez le Marquis. Ils m'ont dit que la Comtesse lui a déclaré qu'elle ne l'épouserait jamais, et je vois bien que c'est là l'effet du charme que vous m'aviez promis d'employer.

MADAME JOBIN.

Il est bien fort, et s'il peut le vaincre, il faut que son étoile ait bien du pouvoir.

MADAME NOBLET.

Que ce commencement me donne déjà de joie ! Je ne me sens pas ; et si j'empêche le Marquis de se marier, je me tiendrai la plus heureuse femme du monde.

MADAME JOBIN.

Je vous l'ai promis. Vous serez contente.

MADAME NOBLET.

En vérité, Madame Jobin, il y va de votre intérêt de m'obliger. Vous m'avez assurée il y a longtemps que mon vieux mari mourrait avant qu'il fût peu. Le Marquis m'a trouvé de l'esprit, et quelque mérite. J'ai pris plaisir à le voir ; je l'ai aimé sans lui en rien dire, parce que j'ai cru être bientôt en état de pouvoir disposer de ma personne, et vous êtes la seule cause de cet amour. Il s'est rendu si puissant, que la perte du Marquis serait pour moi le plus cruel de tous les malheurs. Le mariage de la Comtesse accommode ses affaires ; et quand il m'en parle, il me siérait mal de lui faire voir que je suis jalouse, puisque mon bonhomme vivant toujours, il n'y a aucune prétention qui me soit permise ; mais enfin, sur ce que vous m'avez dit bien des fois, je me flatte de jour en jour qu'il mourra ; et dans la pensée que le Marquis n'aura aucune répugnance à m'épouser, je ne puis souffrir qu'il pense à une autre. Rompez ce malheur, je vous en prie. Il y va de ce que puis avoir de plus cher, puisqu'il y va de tout mon repos. Comme il ne me croit que son amie, il ne me soupçonne pas d'agir contre lui.

MADAME JOBIN.

Il n'a garde de vous soupçonner. Quel intérêt croirait-il que vous y prissiez ? Votre vieux grison ne décampe point. Cependant vous pouvez être son Amante en tout honneur, car je vous réponds du veuvage dans quelques mois.

MADAME NOBLET.

C'est pour cela. Nous n'avons qu'un peu de temps à gagner. Je me tiens sûre qu'il me préférerait à toute autre ; mais il n'y a pas moyen de s'expliquer avant qu'être veuve.

MADAME JOBIN.

Dormez en repos. Je prends l'affaire sur moi, et tôt ou tard je la ferai réussir.

MADAME NOBLET.

N'épargne rien, je te prie, ma chère Madame Jobin ; Je n'aurai point de fortune qui ne soit à toi.

MADAME JOBIN.

Mon Dieu, ce n'est point par intérêt. Quand une femme a eu quelque temps l'incommodité d'un vieux barbon, il est bien juste de lui aider à la marier selon son cœur.

MADAME NOBLET.

Adieu, quelqu'un entre, nous en dirons davantage la première fois.

SCÈNE II.

Madame Jobin, Monsieur Noblet.

MADAME JOBIN.

Que demandez-vous, Monsieur ? Mais que vois-je ? Est-ce que mes yeux me trompent ? Non. Quoi, mon frère, après dix années d'absence...

MONSIEUR GOSSELIN.

Ne m'approche pas, tu m'étoufferais peut-être en m'embrassant, ou tu me ferais entrer quelque démon dans le corps.

MADAME JOBIN.

Un démon, moi ?

MONSIEUR GOSSELIN.

Tu en sais bien d'autres.

MADAME JOBIN.

Me voilà en bonne réputation auprès de vous ; mais encor, qui vous a donné cette pensée ?

MONSIEUR GOSSELIN.

Qui me l'a donnée ? Tous ceux qui ont été ici seulement deux jours, et qui reviennent ensuite au pays. On n'y parle d'autre chose que des diableries dont tu te mêles, et on ne veut plus me laisser Procureur Fiscal, parce qu'on dit que je suis le frère d'une sorcière.

MADAME JOBIN.

Nous vuidérons cet article. Laissez-moi cependant vous embraser.

MONSIEUR GOSSELIN.

Ne m'embrase pas, te dis-je ; je ne veux non plus de toi que du diable, à moins que tu ne renonces à toutes tes sorcelleries. C'est de quoi je me suis chargé de te prier au nom d'une famille que tu déshonores.

MADAME JOBIN.

Que vous êtes un pauvre homme !

MONSIEUR GOSSELIN.

Mettre à la besace : rendre pauvre. [R] |

Tu devines bien, je suis un pauvre homme. J'ai des procès qui me ruinent, et je suis venu à Paris en poursuivre un qui peut-être me mettra à la besace.

MADAME JOBIN.

Hé bien, mon frère, il faut faire solliciter pour vous, j'ai de bons amis.

Solliciter : Solliciter une affaire, faire les démarches nécessaires pour qu'elle ait un heureux succès. [L]

MONSIEUR GOSSELIN.

Je n'ai que faire de toi, ni de tes amis.

MADAME JOBIN.

Voilà comme sont la plupart des hommes. Ils donnent dans toutes les sottises qu'on leur débite, et quand une fois ils se sont laissés prévenir, rien n'est plus capable de les détromper. Voyez-vous, mon frère, Paris est le lieu du monde où il y a le plus de gens d'esprit, et où il y a aussi le plus de dupes. Les sorcelleries dont on m'accuse, et d'autres choses qui paraîtraient encor plus surnaturelles, ne veulent qu'une imagination vive pour les inventer, et de l'adresse pour s'en servir. C'est par elles que l'on a croyance en nous. Cependant la magie et les diables n'y ont nulle part. L'effroi où sont ceux à qui on fait voir ces sortes de choses, les aveugle assez pour les empêcher de voir qu'on les trompe. Quant à ce qu'on vous aura dit que je me mêle de deviner, c'est un art dont mille gens qui se livrent tous les jours entre nos mains, nous facilitent les connaissances. D'ailleurs, le hasard fait la plus grande partie du succès dans ce métier. Il ne faut que de la présence d'esprit, de la hardiesse, de l'intrigue, savoir le monde, avoir des gens dans les maisons, tenir registre des incidents arrivés, s'informer des commerces d'amourettes, et dire sur tout quantité de choses quand on vous vient consulter. Il y en a toujours quelqu'une de véritable, et il n'en faut quelquefois que deux ou trois dites ainsi au hasard, pour vous mettre en vogue. Après cela, vous avez beau dire que vous ne savez rien, on ne vous croit pas, et bien ou mal on vous fait parler. Il se peut faire qu'il y en ait d'autres qui se mêlent de plus que je ne vous dis ; mais pour moi, tout ce que je fais est fort innocent. Je n'en veux à la vie de personne, au contraire je fais du plaisir à tout le monde, et comme chacun veut être flatté, je ne dis jamais que ce qui doit plaire. Voyez, mon frère, si c'est être sorcière de qu'avoir de l'esprit, et si vous me conseillez de renoncer à une fortune qui me met en pouvoir de vous être utile.

MONSIEUR GOSSELIN.

Tu as bonne langue, et à t'entendre, il n'y a point de diablerie dans ton fait ; mais je crains bien...

MADAME JOBIN.

Écoutez, mon frère, n'en croyez que vous. Demeurez seulement un jour avec moi, et vos yeux vous éclairciront de la vérité. Vous en allez même avoir le plaisir tout présentement. Cachez-vous. Voici une fille qui est d'intelligence avec moi pour attraper de l'argent à sa Maîtresse. Vous entendrez tout.

SCÈNE III.

**Madame Jobin, Mademoiselle du Verdier,
[Maturine].**

MADAME JOBIN.

Hé bien, que me viens-tu dire ?

DU VERDIER.

Que Madame m'a fait descendre de carrosse à votre porte, et qu'elle m'envoie savoir si vous êtes seule.

MADAME JOBIN.

Maturine, va dire à une Dame qui est en carrosse dans la rue, qu'il n'y a personne avec moi.

DU VERDIER.

Vous voyez qu'elle s'impatiente de ce que vous ne lui rendez point de réponse.

MADAME JOBIN.

Elle a raison ; mais tu sais qu'il nous fallait tout ce temps pour la tromper dans les formes. Il fallait lui faire chasser la demoiselle qui la servait, et te faire entrer en sa place sans qu'elle sût que je te connusse. Il fallait la laisser s'accoutumer avec toi, afin qu'elle y prît quelque constance. Tout cela s'est fait, et nous sommes en état de lui jouer le tour que tu sais, sans qu'elle puisse jamais découvrir la tromperie.

DU VERDIER.

Ce ne sera pas par moi. Je jouerai si bien mon rôle, qu'elle croira que tous les diables s'en seront mêlés.

SCÈNE IV.

Madame de la Jublinière, Madame Jobin, Mademoiselle du Verdier.

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

Vous m'avez oubliée, Madame Jobin. Je pensais être plus de vos amies.

MADAME JOBIN.

Mon Dieu, Madame, si vous saviez les embarras que j'ai eus, et la peine qu'il y a à découvrir certaines choses... Mais enfin ne me grondez point, je suis venue à bout de votre affaire.

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

Hé bien ? Qu'allez-vous me faire voir ? Je vous ai demandé quelque chose de surnaturel qui me convainque de ce que j'ai envie de savoir.

MADAME JOBIN.

C'est là ce qui m'a fait être si longtemps sans vous rien dire. Il m'a fallu conjurer les esprits les plus éclairés ; et comme ils ne m'offraient rien qui ne vous pût laisser quelque doute, j'ai attendu que j'aie pu les forcer à vous aller éclaircir vous-même chez vous.

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

Comment chez moi ? Je n'y suis presque jamais, et je serais bien fâchée qu'on s'aperçût de quelque fracas.

MADAME JOBIN.

Ils sont discrets et ne feront rien que tout le monde ne soit endormi.

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

Et quand croyez-vous qu'ils viennent ?

MADAME JOBIN.

Cette nuit même.

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

Cette nuit !

MADAME JOBIN.

Il semble que vous ayez peur. Ne craignez point, vous ne verrez point de figures effroyables, et ce que vous entendrez de bruit ne vous obligera point à trembler. Afin que vous soyez persuadée qu'il n'y peut avoir de tromperie, visitez ce soir votre chambre avant que de vous coucher, pour voir si vous serez seule, et prenez-en la clef, afin que personne n'y puisse entrer.

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

Mais du Verdier que voilà y couche.

DU VERDIER.

Ah, Madame, qu'à cela ne tienne, je serai ravie de coucher ailleurs. Jamais personne n'eut tant de peur des esprits que moi.

MADAME JOBIN.

Il dépendra de Madame de vous y faire coucher, ou non. Cela ne fait rien à l'affaire.

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

Et moi qui me connais très bien, je trouve que cela y fait beaucoup. Mais achevez, qu'arrivera-t-il ?

MADAME JOBIN.

Vous voulez savoir si votre mari mourra avant vous ? Attachez-vous à ce que je vais vous dire. Il y a dans votre alcôve un petit cabinet sur lequel sont des porcelaines. La grosse urne qui est au milieu, tombera d'elle-même à quelque heure de la nuit. Si elle se casse, votre mari mourra le premier ; et si elle ne se casse point, ce sera vous qui marcherez la première. Cette marque est aussi surnaturelle qu'il y en ait, et vous voyez bien que je ne suis pas de ces femmes qui n'ont que de l'adresse et des paroles. C'est chez vous que la chose se passera, et je n'y serai pas pour faire tomber votre urne. Mais quoi, vous rêvez ?

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

Il est vrai, je vois que je me suis engagée trop avant, et j'appréhende d'avoir peur.

DU VERDIER.

Pour moi, Madame, je ne crois pas avoir peur ; car vous me dispenserez, s'il vous plaît, de coucher dans votre chambre.

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

Il faudra bien que vous y couchiez.

DU VERDIER.

Madame, je voudrais donner ma vie pour vous, mais vous savez que dès qu'il est nuit je ne fais pas trois pas que je ne m'imagine avoir quelque fantôme à ma queue. Quel avantage auriez-vous de me voir évanouir de frayeur ?

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

Mais quand nous aurons bien fermé la chambre, et qu'après avoir cherché partout, nous serons certaines qu'il n'y aura personne que nous, le bruit d'une porcelaine qui tombera doit-il tant nous effrayer ?

DU VERDIER.

Oui, mais elle ne tombera point que quelque main invisible ne la pousse, et je crains bien qu'après le coup fait, cette main ne vienne mal à propos s'appliquer sur nous. On dit qu'un esprit est un lourd frappeur.

MADAME JOBIN.

Je vous ai voulu laissé dire ; mais enfin vous n'aurez peur ni l'une ni l'autre, et je vous ferai dormir toutes deux si tranquillement, que vous ne vous réveillerez que par la chute de l'urne.

DU VERDIER.

Oh ! Je suis fort assurée que je ne dormirai pas un seul moment.

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

C'est une poltronne qui tremble de tout. Adieu, je suis résolue à savoir ma destinée ; et si ce que vous m'avez dit arrive, tenez-vous sûre de ce que je vous ai promis.

SCÈNE V.
Madame Jobin, La Paysanne.

LA PAYSANNE.

Bonjour, Madame. Est-ce vous qui savez tout, et qui s'appelle Madame Jobin ?

MADAME JOBIN.

Oui, Mamie, c'est moi.

LA PAYSANNE.

Je vous prie, Madame, de me donner vite ce que je vous viens demander. Car il faut que je m'en retourne trouver ma tante qui m'attend chez son mari qui sert chez une des pû grande Marquise de la Cour. Je lui ai dit que j'allais voir ma cousine qui nourrit un enfant dans ce quartier, et je suis vitement accourue ici.

MADAME JOBIN.

Hé bien, qu'est-ce que vous voulez ?

LA PAYSANNE.

Ce que je veux ?

MADAME JOBIN.

Oui.

LA PAYSANNE.

Oh ! Me vlà bien chanceuse. Parce que je suis villageoise, vous ne voulez rien faire pour moi.

MADAME JOBIN.

Non, mamie, je ferai autant pour vous que je ferai pour une Princesse.

LA PAYSANNE.

Faites-le donc, je vous prie.

MADAME JOBIN.

Vous ne m'avez pas dit ce que vous voulez.

LA PAYSANNE.

Je vois bien qu'on m'a trompée. Je croyais que c'était à Madame Jobin à qui je parlais.

MADAME JOBIN.

Je suis Madame Jobin.

LA PAYSANNE.

Vous n'êtes donc point celle qui devine ?

MADAME JOBIN.

Je suis celle qui devine.

LA PAYSANNE.

Si vous l'étiez, vous auriez déjà deviné ce que je veux. Car voyez-vous, la Madame Jobin que je veux dire, al devine tout. J'ai vu quelquefois de bien grandes Dames chez le Seigneur de notre village, et comme je suis curieuse, je venais écouter ce qu'ils disaient, et ils disaient que vous deviniez tout.

MADAME JOBIN.

Ils disaient vrai. Il n'y a rien que je ne devine.

LA PAYSANNE.

Que ne devinez-vous donc pour moi ? Je ne vous demande pas ça pou rien, et vous êtes assurée que je vous paierai ; car comme vous savez tout, vous savez bien que quelqu'un m'a donné de l'argent sans l'avoir dit à ma mère.

MADAME JOBIN.

Eh ! Oui, je le sais bien, et que ce quelqu'un-là vous aime.

LA PAYSANNE.

Ah ! Vous avez deviné, et puisque vous le savez, vous savez le reste.

MADAME JOBIN.

Oui, je sais le reste, et que vous aimez ce quelqu'un.

LA PAYSANNE.

Est-ce qu'il ne faut pas l'aimer, puisqu'il m'aime, il me le dit tous les jours pus de cent fois ? Il se lamente, il fait de grands soupirs, et dit qu'il mourra si je ne lui donne pas mon amiquié ; et comme il est un fort beau jeune Monsieur, je ne voudrais pas être cause de sa mort...

MADAME JOBIN.

Il y aurait de la cruauté. Mais que faites-vous pour l'empêcher de mourir ?

LA PAYSANNE.

Eh ! Je lui dis que je l'aime.

MADAME JOBIN.

Et ne faites-vous rien davantage ?

LA PAYSANNE.

Dame, il y a encor que deux jours que je lui ai dit, car je voulais savoir s'il m'aimait du bon du coeur ; mais quand je lui dis ça, il est si aise, si aise...

MADAME JOBIN.

Je le crois. Il vous trouve bien gentille ?

LA PAYSANNE.

Oh oui. Il m'appelle sa ptite bouchonne, et me dit tant de jolies ptites choses.

MADAME JOBIN.

Voilà qui va bien, pourvu...

LA PAYSANNE.

Il m'a promis qu'il m'épousera.

MADAME JOBIN.

Et quand ?

LA PAYSANNE.

Vous le savez bien, et c'est pour ça que je viens ici.

MADAME JOBIN.

Écoutez, ma fille, n'allez pas lui rien accorder que vous ne soyez sa femme.

LA PAYSANNE.

J'aurais pourtant bien envie de lui pouvoir accorder ce qu'il me demande.

Aise : adj. Qui est content. [FC]

MADAME JOBIN.

Gardez-vous-en bien.

LA PAYSANNE.

Pourquoi ? Il n'y a pas de mal à ça. Presque toutes les grandes Dames en ont, et toutes les grandes filles de noste village, et je venais vous prier de m'en faire aussi.

MADAME JOBIN, bas.

Je suis à bout, et je ne sais plus par où m'y prendre. J'aurais plutôt fait donner une personne d'esprit dans le panneau,

LA PAYSANNE.

Combien faut-il que je vous donne pour ça ? S'il les faut payer par avance, j'ai apporté une pièce d'or.

MADAME JOBIN.

Je sais fort bien ce que vous souhaitez avoir, et je m'en vais vous le dire, si vous voulez.

LA PAYSANNE.

Eh je vous en prie.

MADAME JOBIN.

Oui, mais je ne pourrai plus rien faire pour vous ; car quoique je devine tout, il faut que les gens qui me demandent quelque chose, me le disent eux-mêmes, afin de montrer le consentement qu'ils y apportent.

LA PAYSANNE.

Je vous dirai, c'est ça, après que vous me l'erez dit. N'est-ce pas tout un ?

MADAME JOBIN.

Il y a bien de la différence.

LA PAYSANNE.

Je n'oserais vous le dire. Faites quelque chose pour l'amour de moi. Tenez, voilà ma pièce d'or, je vous la donne plutôt toute entière.

MADAME JOBIN.

Ne craignez rien. Personne ne nous entend.

LA PAYSANNE.

Je suis trop honteuse. Rendez-moi ma pièce, j'aime mieux n'en point avoir.

MADAME JOBIN.

De quoi dites-vous que vous aimez mieux ne point avoir ?

LA PAYSANNE.

Je dis que j'aime mieux ne point avoir de tétons, que d'en demander.

MADAME JOBIN.

Voilà ce que c'est. Ce sont des tétons que vous demandez ; et dès que je vous ai vue, je mourais d'envie de vous en promettre ; mais pour vous en faire venir, il fallait vous entendre prononcer le mot. Ce n'est pas pourtant un mot si terrible à dire.

LA PAYSANNE.

Je le dis bien quand je suis toute seule avec Bastiane. Ils commencent déjà à lui pousser.

MADAME JOBIN.

Allez, ma fille, avant qu'il soit trois mois ou quatre mois, assurez-vous que vous aurez des tétons.

LA PAYSANNE.

Quoi, j'en erai ? Que me vlà aise ! Je n'ai donc pu guère de temps à n'être point mariée ; car le fils du Seigneur de notre village m'a dit qu'il m'épouserait dès que j'en erais.

MADAME JOBIN.

Revenez dans cinq ou six jours, je vous donnerai des biscuits que je ferai faire : car il faut du temps et de l'argent pour cela, et dès que vous en aurez mangé, vos tétons commenceront à grossir.

LA PAYSANNE.

On disait bien que vous étiez une bien habile Madame. Adieu, je vous remercie, je ne donnerai de mes biscuits à personne. Si mes compagnes ont de ce qu'ils me feront venir, ce ne sera toujours qu'après moi.

SCÈNE VI.
Madame Jobin, Le Chevalier.

MADAME JOBIN.

Ah ! Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je regardais une fort agréable Paysanne qui sort.

MADAME JOBIN.

Vous voyez, j'ai commerce avec toute sorte de monde.
Mais qu'avez-vous donc fait depuis si longtemps ?

LE CHEVALIER.

J'ai été jaloux comme le diable, et aussi malheureux que
vous l'aviez prédit.

MADAME JOBIN.

Le métier d'Amant est un peu rude.

LE CHEVALIER.

La jeune veuve dont je vous ai dit que j'étais si amoureux, après m'avoir donné force assurances de sa tendresse, s'est avisée de recevoir des visites qui m'ont chagriné. J'en ai soupiré, je m'en suis plaint, ces marques d'amour ont passé chez elle pour tyrannie. Elle en a vu mes rivaux encor plus souvent ; et enfin par le conseil d'une de ses parentes qui est dans mes intérêts, j'ai voulu voir si en m'éloignant je ne lui ferais pas changer de conduite. Je lui ai marqué que je partais pour me mettre dans l'impossibilité de l'accabler de mes plaintes ; la fierté l'a empêchée de me retenir. Je suis parti en effet, et après avoir passé deux jours à vingt lieues d'ici, où plusieurs personnes qui lui écrivent m'ont vu, je suis revenu en secret, et je demeure caché à Paris depuis six jours, afin qu'elle me croie toujours à la campagne. La chose a réussi comme nous l'avions pensé. Mon absence lui a fait peine, elle voit mes rivaux et plus rarement et plus froidement, et souhaite d'autant plus mon retour, que la parente dont je vous ai parlé l'a piquée à son tour de jalousie. Elle lui a fait croire que pour me consoler de mes chagrins, je pourrais bien voir quelque aimable personne au lieu où elle me croit, et en devenir amoureux. Cette crainte lui a fait prendre la résolution de vous venir voir aujourd'hui, pour savoir de vous ce qu'elle doit croire de moi. J'en ai été averti par sa parente, et vous voyez qu'il est en votre pouvoir de me rendre heureux, en lui persuadant qu'on ne peut l'aimer avec plus de passion que je fais.

MADAME JOBIN.

Qu'elle vienne seulement, je réponds du reste.

LE CHEVALIER.

J'ai à vous dire qu'elle ne manque pas d'incrédulité sur le chapitre des diseurs de bonne aventure, et que vous viendrez difficilement à bout de lui persuader ce que vous lui direz à mon avantage, si vous ne la préparez à vous croire par quelque chose d'extraordinaire.

MADAME JOBIN.

Ne tient-il qu'à y mêler un peu de ma diablerie ? Attendez. Ce qui me tombe en pensée l'étonnera, et ne sera pas mal plaisant.

SCÈNE VII.

**Madame Jobin, Le Chevalier, Maturine,
Dame Françoise.**

MADAME JOBIN.

Maturine, faites-moi descendre Madame Françoise.

MATURINE.

La voilà. Nous étions ensemble sur la montée.

MADAME JOBIN.

Approchez, Dame Françoise, j'ai à vous dire deux mots.

Elle lui parle à l'oreille.

DAME FRANÇOISE.

Bien, Madame, je m'y en vais tout à l'heure.

MADAME JOBIN.

Écoutez encor.

DAME FRANÇOISE.

Je ne manquerai à rien.

MADAME JOBIN.

Faites tout comme la dernière fois, et que du Clos se tienne prêt ; Maturine vous fera entrer quand il sera temps.

SCÈNE VIII.

Madame Jobin, Le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Afin que vous ne preniez pas mon aimable veuve pour quelque autre, elle m'a donné son portrait. Il faut vous le faire voir. Examinez-le, il n'y a rien de plus ressemblant.

MADAME JOBIN.

Vous avez lieu d'en être touché, c'est une fort belle brune.

LE CHEVALIER.

Écoutez, Madame Jobin, si vous l'obliger une fois à vous croire, je crains qu'elle ne vous mette à de trop fortes épreuves ; car sa parente m'a averti qu'elle vient particulièrement vous trouver à la prière d'une Comtesse qu'elle a vue depuis une heure, et qui l'a fortement assurée qu'elle ne vous demandera rien que vous ne fassiez.

MADAME JOBIN.

Est-elle tout à fait persuadée que vous ne soyez point à Paris.

LE CHEVALIER.

Ses gens m'ont vu monter à cheval. Elle a écrit au lieu où je lui ai marqué que j'allais ; on lui a mandé qu'on m'y avait vu, et hier encor elle reçut une lettre d'un de nos amis communs de ce pays-là, qui feignait qu'il me venait de quitter tout accablé de douleur. Je l'avais prié en partant de lui écrire de cette sorte, afin que mon retour lui fût caché. Ainsi elle ne se doute point que je ne sois encor à vingt lieues d'elle.

MADAME JOBIN.

Puisque que cela est, je veux lui faire naître l'envie de vous voir. Voici un miroir que j'avais fait préparer pour une autre affaire, je m'en servirai pour vous. Quand votre Marquise sera ici, et que vous m'aurez entendu faire une manière d'invocation, vous n'aurez qu'à venir derrière ce miroir baisant son portrait. Elle vous saura bon gré de cette marque d'amour.

LE CHEVALIER.

Mais comment me verra-t-elle, si je suis derrière le miroir ?

MADAME JOBIN.

Ne vous mettez en peine de rien. Vous vous retirerez après quelques baisers donnés au portrait ; et si je vous demande quelque autre chose, vous le viendrai faire.

LE CHEVALIER.

Elle a de la défiance et de l'esprit, prenez garde...

MADAME JOBIN.

Fiez-vous à moi, je ne ferai rien mal à propos.

SCÈNE IX.

Madame Jobin, Le Chevalier, Maturine.

MATURINE.

Voilà une belle Dame qui demande si vous êtes seule.

LE CHEVALIER.

Si c'était elle !

MADAME JOBIN.

As-tu remarqué si elle est blonde ou brune ?

MATURINE.

Elle est brune.

MADAME JOBIN.

Sortez vite, vous n'aurez qu'à nous écouter. Souvenez-vous seulement de ce que je vous ai dit du miroir. Toi, fais-la venir, et te tiens ensuite auprès de moi. Je te ferai signe quand il faudra faire entrer Dame Françoise. Voyons si la Dame qu'on me peint incrédule, conservera toujours sa force d'esprit. C'est elle assurément, elle ressemble au portrait.

SCÈNE X.

Madame Jobin, La Marquise, Maturine.

LA MARQUISE.

Enfin, Madame, vous me voyez chez vous. Vous êtes à la mode, et il faut bien suivre le torrent comme les autres.

MADAME JOBIN.

Je sais si peu de chose, Madame, que vous aurez peut-être regret à la peine que vous vous donnez.

LA MARQUISE.

On m'a dit de grandes merveilles de vous, et j'ai vu encor aujourd'hui une de mes amies qui renonce à ce qui la flatterait le plus, parce que vous l'avez assurée qu'il lui en arriverait de grandes disgrâces.

MADAME JOBIN.

Je ne sais qui c'est ; mais si je lui ai prédit quelque malheur, elle doit le craindre, je ne trompe point.

LA MARQUISE.

Quand vous tromperiez, vous sauriez toujours beaucoup, puisque vous sauriez tromper d'habiles gens.

MADAME JOBIN.

Il me faudrait plus d'adresse pour cela que pour leur dire la vérité.

LA MARQUISE.

Voyons si vous pourrez me la dire. Voilà ma main.

MADAME JOBIN.

Toutes les lignes marquent beaucoup de bonheur pour vous.

LA MARQUISE.

Passons, cela est général.

MADAME JOBIN.

Vous êtes veuve, et parmi beaucoup d'Amants que vous avez, il y en a un qui vous touche plus que les autres, quoiqu'il soit le plus jaloux.

La Devineresse fait signe à Maturine, qui sort en suite.

LA MARQUISE.

C'est quelque chose que cela.

MADAME JOBIN.

Il est absent depuis quelque temps, et vous l'avez assez maltraité pour craindre que l'éloignement ne vous le dérobe.

LA MARQUISE.

Cela peut-être.

MADAME JOBIN.

N'en craignez rien, il n'aime que vous, et vous rendra la plus heureuse des femmes du monde, si vous l'épousez.

LA MARQUISE.

Ce commencement n'est point mal ; Mais franchement je suis d'une croyance un peu dure, et si vous voulez me persuader de votre savoir, il faut que vous me disiez plus qu'aux autres.

MATURINE, rentrant.

Voilà une femme qu'on vous amène. Elle dit qu'elle est venue de bien loin pour vous trouver.

MADAME JOBIN.

Ne saviez-vous pas que Madame était ici ? Courez lui dire qu'elle revienne dans une heure, je n'ai pas le temps de lui parler.

MATURINE.

Si vous l'aviez vue, vous auriez eu pitié d'elle. Elle est si incommodée, que je n'ai pas eu le coeur de la renvoyer. La voilà. Regardez comme elle est bâtie, je n'en ai jamais vu une de même.

LA MARQUISE.

Elle mérite que vous l'expédiez promptement. Écoutez-la, j'aurai patience.

MADAME JOBIN.

Il me fâche de vous faire perdre du temps.

SCÈNE XI.

**Madame Jobin, La Marquise, Dame
Françoise vêtue en Dame et
extraordinairement enflée, Maturine.**

DAME FRANÇOISE, à la Marquise.

Madame, votre réputation est si grande, que je suis venue vous prier...

LA MARQUISE.

Vous vous méprenez, Madame, ce n'est pas moi qui suis Madame Jobin.

DAME FRANÇOISE.

Pardonnez-moi, je suis si troublée du mal que je souffre...

LA MARQUISE, à Madame Jobin.

Guérissez-la, vous ferez une belle cure, et après cela il y aura bien des gens qui croiront en vous.

MADAME JOBIN.

J'en viendrais peut-être plus aisément à bout que les médecins.

DAME FRANÇOISE.

Je n'en doute point. Je les ai presque tous consultés, et même ceux de la faculté de Montpellier, mais ils ne connaissent rien à mon mal, et ils disent qu'il faut que ce soit un sort qu'on m'ait donné.

MADAME JOBIN.

Il y a bien de l'apparence.

DAME FRANÇOISE.

Faites quelque chose pour moi. On m'a dit que vous ne saviez pas seulement deviner, mais que vous guérissiez quantité de maux avec des paroles.

MADAME JOBIN.

Le vôtre est un peu gaillard.

DAME FRANÇOISE.

Je ne demande pas que vous me désenfliez tout à fait, je ne veux qu'un peu de soulagement.

LA MARQUISE, à Madame Jobin.

Vous ne devez pas refuser Madame. Ce ne sera pas une chose si difficile pour vous que de la guérir. On en publie de bien plus surprenantes que vous avez faites.

MADAME JOBIN, à la Marquise.

Dites le vrai. Celle-ci vous paraît au-dessus de mon pouvoir ?

LA MARQUISE.

J'avoue que je vous croirai une habile femme, si vous faites un pareil miracle.

MADAME JOBIN.

Il faut vous en donner le plaisir. Aussi bien il y a de la charité à ne pas laisser souffrir les affligés.

LA MARQUISE.

Quoi, vous guérirez cette enflure en ma présence ?

MADAME JOBIN.

En votre présence, et vous l'allez voir. Je prétends qu'avant que Madame ne sorte d'ici, il ne lui en reste pas la moindre marque.

LA MARQUISE.

C'est dire beaucoup.

DAME FRANÇOISE, à Madame Jobin.

Eh ! Madame, ne me promettez point ce que vous ne sauriez tenir. Il y a plus de trois ans que le mal me tient, je serais bien heureuse si vous m'en pouviez guérir en trois mois. Les médecins et les empiriques y ont employé tous leurs remèdes.

MADAME JOBIN.

Je vais vous faire voir que j'en sais plus qu'eux. Mais il faut que vous trouviez quelqu'un assez charitable pour recevoir votre enflure ; car comme elle vient d'un sort qui doit toujours avoir son effet, je ne puis la faire sortir de votre corps qu'elle ne passe dans celui d'un autre, homme ou femme, comme vous voudrez, cela ne m'importe.

LA MARQUISE, à Madame Jobin.

Vous vous tirerez d'affaires par là. Personne ne voudra recevoir l'enflure, vous en voilà quitte.

DAME FRANÇOISE.

C'est bien assez que vous ne sachiez guérir, il ne fallait pas vous moquer encor de moi.

MADAME JOBIN.

Je ne me moque pas de vous. Trouvez quelqu'un, et je vous désenfle.

DAME FRANÇOISE.

Où le trouver ? Il ne tiendrait pas à de l'argent. Si votre servante veut prendre mon mal...

MATURINE.

Moi, Madame ? Je ne le ferais pas quand vous me donneriez tout votre bien. Qu'est-ce qu'on croirait, si on me voyait un ventre comme le vôtre ? On ne dirait pas que ce serait votre enflure.

LA MARQUISE.

Vous avez une fille d'ordre, elle craint les médisants.

MADAME JOBIN.

Il n'y a ici que des gens d'honneur.

LA MARQUISE, à Dame Françoise.

Je voudrais voir cette expérience. Ne connaissez-vous personne qui pût se laisser gagner ? On fait tant de choses pour de l'argent.

DAME FRANÇOISE.

Je chercherai. Mais il faut du temps pour cela. Attendez. J'ai là-bas le valet de mon fermier. Peut-être voudra-t-il bien faire quelque chose pour moi.

LA MARQUISE.

Vite, qu'on appelle le valet du fermier de Madame.

MATURINE.

J'y cours.

MADAME JOBIN.

Si ce valet veut, je ne demande qu'un demi-quart d'heure, et Madame se trouvera désenflée.

LA MARQUISE.

Je le croirai quand je l'aurai vu.

SCÈNE XII.

**Madame Jobin, La Marquise, Dame
Françoise, Du Clos vêtu en paysan sous le
nom de Guillaume, Maturine.**

DAME FRANÇOISE.

Écoute, mon pauvre Guillaume.

DU CLOS.

Oh ! La servante m'a dit ce que c'est, mais je vous remercie de bien bon coeur. J'aurais trop peur de crever, si j'étais enflé comme vous, ou de ne désenfler jamais.

DAME FRANÇOISE.

Mais écoutez-moi.

DU CLOS.

Tout franc, Madame, on ne fait point venir les gens à Paris pour les faire enfler.

DAME FRANÇOISE.

Outre dix pistoles que je te donnerai dès aujourd'hui, je te promets de te nourrir toute ta vie sans rien faire.

DU CLOS.

Dix pistoles, et je ne ferai rien ? C'est quelque chose.

LA MARQUISE.

Tiens en voilà encor dix que je te donne, afin que tu aies meilleur courage.

DU CLOS.

Vous me faites prendre, mais pourtant je voudrais bien n'être point enflé.

MADAME JOBIN, à du Clos.

J'ai à te dire que quand j'aurai fait passer l'enflure, ce ne sera pas comme à Madame, tu ne souffriras pas son mal ; et puis tu n'auras qu'à m'amener quelque misérable qui prendra ta place. C'est pour faire la fortune d'un gueux fainéant.

DU CLOS.

Puisque cela est, vous n'avez qu'à faire, me voilà prêt ;
mais ne m'enflez guère, je vous en prie.

MADAME JOBIN.

On ne s'en apercevra presque pas. Viens. Mets-toi là.

Elle les fait asseoir l'un et l'autre.

DAME FRANÇOISE.

Je tremble.

LA MARQUISE, bas.

Cela va loin, et je ne sais presque plus où j'en suis.

MADAME JOBIN.

Elle les touche tous deux et prononce quelques paroles barbares.
Qu'on ne dise rien.

DAME FRANÇOISE.

Ah, ah.

DU CLOS.

Ah, ah.

DAME FRANÇOISE.

Eh ! Madame, eh, eh.

DU CLOS.

Ah, ah, ah, quel tintamarre je sens dans mon corps ! Je
crois que l'enflure va venir.

DAME FRANÇOISE.

Ah, ah ; ah ! Je sens que l'enflure s'en va, eh, eh, eh ! Je
désenfle, ah, ah, ah !

DU CLOS.

Ah oui, l'enflure ; hé oui, l'enflure vient, j'enfle.

DAME FRANÇOISE.

Je désenfle, ah, je désenfle. Hé, hé, hé.

DU CLOS.

J'enfle, j'enfle, holà, holà. Ah, j'enfle, j'enfle, j'enfle ; ah,
ah, ah, c'est assez, que l'enflure arrête, en voilà la moitié
que Madame n'en avait. On m'a trompé, je suis plus gros
qu'un tonneau.

DAME FRANÇOISE, se levant.

Ah ! Madame, que me voilà soulagée !

MADAME JOBIN, à la Marquise.

Hé bien, Mesdames, qu'en dites-vous ?

LA MARQUISE.

Il y a plus à penser qu'à dire.

DAME FRANÇOISE.

Suis-je moi-même, et ce changement est-il bien croyable ? Je ne souffre plus. Je suis guérie. Quelle joie ! Ce n'est point assez que trente louis qui sont dans ma bourse. Prenez cette bague en attendant un autre présent. Adieu, Madame, j'ai impatience de m'aller montrer, je crois que personne ne me connaîtra. Suis-moi, Guillaume.

DU CLOS.

Je ne suis pas si pressé moi. Vous êtes plus légère, et je suis plus lourd. On va se moquer de moi. La belle opération ! Hi, hi, hi, hi.

MATURINE.

Te voilà bien empêché, trouve quelque gueux, il y en a mille qui seront ravis d'avoir ton enflure.

SCÈNE XIII.

La Marquise, Madame Jobin, Maturine.

LA MARQUISE.

Qu'ai-je vu ? Est-ce que mes yeux m'ont trompée ?

MADAME JOBIN.

Vous avez vu, Madame, un petit effet de ce que peut une femme qui ne sait rien.

LA MARQUISE.

J'en suis immobile d'étonnement, et quand ce serait un tour d'adresse, à quoi il n'y a pas d'apparence, je vous admirerais autant de l'avoir fait qui si tout l'enfer s'en était mêlé. Mais puisque vous pouvez tant, ne vous amusez point à des paroles pour moi. Je voudrais voir quelque chose de plus fort sur ce qui regarde mon Amant.

MADAME JOBIN.

Vous êtes en peine de ce qu'il fait où il est ?

LA MARQUISE.

Je vous l'avoue.

MADAME JOBIN.

Le voulez-vous savoir par vous-même ? Deux mots prononcés le feront paraître ici devant vous.

LA MARQUISE.

Je ne serais point fâchée de le voir, mais...

MADAME JOBIN.

Vous balancez ? N'avez point de peur. La vue d'un Amant n'est jamais terrible.

LA MARQUISE.

Et ne verrai-je que lui ?

MADAME JOBIN.

Selon qu'il est seul présentement, ou en compagnie.

LA MARQUISE.

Voyons. Il me serait honteux de trembler. Il se divertit peut-être agréablement sans penser à moi.

MADAME JOBIN.

Esprit qui m'obéis, je te commande de faire paraître la personne qu'on souhaite voir.

À Maturine.

Tirez ce rideau. Il ne saurait tarder un moment.

On voit paraître le Marquis dans le miroir.

LA MARQUISE.

C'est le Chevalier. Le voilà lui-même. Que fait-il ?

MADAME JOBIN.

Il a les yeux attachés sur un portrait.

LA MARQUISE.

C'est le mien. Je le reconnais au ruban.

MADAME JOBIN.

Vous devez être contente, il le baise avec assez de tendresse.

LA MARQUISE.

Que je suis surprise ! Mais il est déjà disparu. La joie de le voir m'a peu duré.

MADAME JOBIN.

Vous n'avez point d'Amant si fidèle, ni qui vous aime avec tant d'ardeur.

LA MARQUISE.

Je n'en doute point après ce que vous m'avez fait voir. Mais n'y a-t-il point moyen de le rappeler auprès de moi ?

MADAME JOBIN.

Rien n'est si aisé. Écrivez-lui qu'il parte sur l'heure, il prendra la poste, et vous le verrez dès ce soir même.

LA MARQUISE.

Dès ce soir même ! Et il nous faut le reste du jour pour lui envoyer ma lettre.

MADAME JOBIN.

Laissez-moi ce soin, j'ai des messagers à qui je fais faire cent lieues en un moment. Vous aurez réponse avant que vous sortiez d'ici.

LA MARQUISE.

J'aurai réponse. Voyons jusqu'au bout. Voilà des choses dont je n'ai jamais entendu parler.

MADAME JOBIN.

Avancez la table. Il y a une écritoire dessus. Il faut, s'il vous plaît, que vous écriviez ce que je vais vous dicter.

Il m'ennuie de votre absence. Répondez-moi par ce porteur si vous vous résoudrez à la finir, et si je puis vous attendre ce soir chez moi.

Cela suffit, c'est à moi à cacheter ce billet. Il y faut un peu de cérémonie que vous ne pourriez voir sans frayeur. Je reviens dans un moment.

La devineresse sort.

LA MARQUISE.

J'ai l'esprit fort, mais je commence à n'être pas trop assurée.

MATURINE.

Il n'y a rien à craindre. C'est une manière de chat-huant qu'elle a là-dedans, à qui elle va parler. Il est laid, mais il ne fait jamais de mal à personne.

LA MARQUISE.

J'avoue que tout ce qu'elle fait me confond.

MATURINE.

Elle est bien habile, et si je vous avais dit...

MADAME JOBIN rentrant.

À l'heure qu'il est, il faut que votre billet soit rendu.

LA MARQUISE.

Quoi, si promptement ?

MADAME JOBIN.

Vous allez le voir. Par tout le pouvoir que j'ai sur toi, je t'ordonne de faire paraître de nouveau celui que nous avons vu.

Le Chevalier paraît une seconde fois dans le miroir.

LA MARQUISE.

Il revient. Il a mon billet. Quels transports de joie !

MADAME JOBIN.

Ces marques d'amour vous fâchent-elles ?

LA MARQUISE.

Il prend la plume.

MADAME JOBIN.

C'est pour vous écrire. Dès le moment que mon porteur aura sa réponse, il quittera le corps qu'il a pris, et viendra vous la mettre entre les mains.

LA MARQUISE.

À moi ? Qu'il ne m'approche pas, je vous prie.

MADAME JOBIN.

Rassurez-vous. Elle tombera à vos pieds sans que voyiez personne.

LA MARQUISE.

On lui apporte de la lumière, il la cachète, il s'en va. Tout le corps commence à me frissonner.

MADAME JOBIN.

Il me semble que les choses se passent assez doucement. Vous n'avez rien vu que d'agréable, et je vous ai épargné tout ce qui aurait pu vous faire peur.

LA MARQUISE.

Il est vrai, mais quoique je ne sois pas timide, j'ai vu tant de choses, que je ne croyais point faisables, que je ne m'assure presque pas d'être moi-même.

MADAME JOBIN.

*Au moins faites-moi la grâce de ne rien dire.
Il y a de certains esprits mal tournés...
Mais mon porteur a fait diligence.
Voici la réponse.
Prenez.
On voit tomber une lettre du haut du plancher.*

LA MARQUISE.

Comment ? Toucher à ce qui a été apporté par un esprit ?

MADAME JOBIN.

Lisez. Le charme a eu son effet, et vous ne devez pas craindre qu'il aille plus loin.

LA MARQUISE.

C'est son écriture. Qui l'eût jamais cru ?

Elle lit.

Je pars sur l'heure, Madame, et doute fort que votre porteur vous voie avant moi. Un Amant attendu de ce qu'il adore devance toujours le plus prompt courrier.

Adieu, Madame, je suis si interdite de ce qui m'arrive, qu'il m'est impossible de raisonner. Je vous reverrai. Si je ne vous marque pas ma reconnaissance dès aujourd'hui, vous ne perdrez rien au retardement.

MADAME JOBIN.

Vous en userez comme il vous plaira, et vous demande seulement le secret.

À Maturine.

Conduis-la des yeux, et ne nous laisse pas surprendre. Elle s'en retourne fort étonnée. Jamais magie n'a mieux opéré.

MATURINE.

Parlez en toute assurance, elle est partie, et je crois que si on s'en rapporte à elle, il n'y aura jamais eu une plus grande sorcière que vous.

SCÈNE XIV.

Madame Jobin, Le Chevalier, Maturine.

MADAME JOBIN.

Hé bien ? Qu'est-ce, Monsieur le Chevalier ? Vous ai-je servi ?

LE CHEVALIER.

Je te dois la vie, et je ne saurais trop payer ce que tu as fait pour moi. Voilà dix louis que je te donne, en attendant ce que je ne te veux pas dire aujourd'hui.

MADAME JOBIN.

Bottez-vous ce soir pour aller chez elle. J'ai joué mon rôle, le reste dépend de vous. Je ne vous recommande point le secret.

LE CHEVALIER.

J'y suis plus intéressé que toi, n'appréhende rien. Adieu, je me réglerai sur le billet envoyé, et me tirerai d'affaires comme je dois.

MADAME JOBIN.

À la fin me voilà seule. Il faut profiter de ce moment.

SCÈNE XV.

Madame Jobin, Monsieur Gosselin, Maturine.

MADAME JOBIN.

Venez, mon frère. Que dites-vous de mon commerce ?
Vous en devez être instruit.

MONSIEUR GOSSELIN.

J'avoue qu'il y a ici de grandes dupes, si un peu d'adresse
les sait éblouir.

MADAME JOBIN.

Vous n'avez encor rien vu. Venez avec moi, et quand je
vous aurai montré certaines machines que je fais agir
dans l'occasion, vous me direz si dans la suite de votre
procès vous ne voudrez vous servir, ni de mon argent, ni
de mes amis.

ACTE III

SCÈNE I.

Le Marquis, Maturine.

LE MARQUIS.

Peut-on voir Madame Jobin ?

MATURINE.

Est-ce que vous avez quelque chose de si pressé à lui dire ? Dame, elle a bien des gens à qui parler.

LE MARQUIS.

J'aurai patience. Il me suffit de savoir qu'elle soit chez elle.

MATURINE.

Ils sont cinq ou six là-haut qui attendent à la porte, et qu'elle fait entrer l'un après l'autre dans son cabinet. Elle leur montre là du plus fin.

LE MARQUIS.

On dit qu'elle en sait beaucoup.

MATURINE.

Oh ! Il n'y a point de femme plus habile qu'elle.

LE MARQUIS.

J'ai ouï assurer qu'elle ne se trompe jamais.

MATURINE.

Elle n'a garde.

LE MARQUIS.

Comment ?

MATURINE.

Je ne dis rien. Vous n'avez qu'à lui demander ce que vous voudrez.

LE MARQUIS.

Elle sait donc tout ?

MATURINE.

Vraiment.

LE MARQUIS.

C'est-à-dire qu'elle a toujours quelque diable en poche ?

MATURINE.

Elle ne me montre pas tout ce qu'elle a. Je vois seulement un gros vilain oiseau dans sa chambre, qui ne manque point à voler sur son épaule dès qu'elle l'appelle. Il lui fourre son bec dans l'oreille pour lui jargonner je ne sais quoi. Il a un bien laid langage que je n'entends point, mais il faut bien qu'elle l'entende elle, car après qu'ils ont été ainsi quelque temps, elle n'a plus qu'à ouvrir la bouche pour prédire le passé, le présent, et l'avenir.

LE MARQUIS.

Et n'as-tu vu que cela ?

MATURINE.

Oh ! Bien autre chose. Mais elle ne sait pas que je l'ai vu.

LE MARQUIS.

Et c'est ?

MATURINE.

Vous l'iriez dire, et puis on me chasserait.

LE MARQUIS.

Je l'irais dire ?

MATURINE.

Voyez-vous, je ne gagnerais jamais autant autre part. Il y a bien des profits avec elle. J'oblige d'honnêtes gens qui sont pressés de la consulter. Je les fais monter avant les autres, et vous savez bien, Monsieur...

LE MARQUIS.

Ne crains rien de moi. Voilà deux pistoles pour assurance que je ne parlerai point.

MATURINE.

Vous êtes brave homme, je le vois bien, et il n'y a point de hasard à vous dire tout. Quand elle veut faire ses grandes magies, elle s'enferme dans un grenier où elle ne laisse jamais entrer personne. Je m'en fus il y a trois jours regarder ce qu'elle faisait par le trou de la serrure. Elle était assise, et il y avait un grand chat tout noir, plus long deux fois que les autres chats, qui se promenait comme un Monsieur sur ses pattes de derrière. Il se mit après à l'embrasser avec ses deux pattes de devant, et ils furent ensemble plus d'un gros quart d'heure à marmoter.

LE MARQUIS.

Voilà un terrible chat.

MATURINE.

Je ne sais s'il vit que je regardais par la serrure, mais il vint tout d'un coup se jeter contre la porte, et je la croyais enfoncée, tant il fit de bruit. Ce fut bien à moi à me sauver.

LE MARQUIS.

Comment est-ce qu'on t'appelle ?

MATURINE.

Maturine, Monsieur, à votre service.

LE MARQUIS.

Écoute, Maturine. Je suis curieux, et je sais plusieurs secrets qui approchent fort de ce que fait Madame Jobin. Elle t'emploie et quelque autre encor dans les magies ? Vingt pistoles ne tiennent à rien. Je te les vais donner tout promptement, si tu m'apprends de quelle manière...

MATURINE.

Je pense, Monsieur, que vous vous moquez. Vous êtes secret, et je ne m'aviserais pas de vous rien cacher, si elle m'avait employée à quelque chose. Mais c'est avec des paroles qu'elle fait tout, et si vous voulez savoir comment, il faut trouver moyen de faire amitié avec son chat ; car il n'y a que lui qui le puisse dire.

LE MARQUIS.

Tu crains...

MATURINE.

Tenez. Voilà une Dame qui sort de son cabinet, demandez-lui si elle en est satisfaite. Je vais cependant lui faire savoir qu'on l'attend ici, afin qu'elle dépêche ceux qui sont là-haut.

SCÈNE II.

Madame Noblet, Le Marquis.

MADAME NOBLET.

Ah ! Monsieur le Marquis !

LE MARQUIS.

Quoi, c'est vous, Madame ?

MADAME NOBLET.

Vous voyez comme l'impatience de vous obliger m'a fait passer par-dessus tous mes scrupules. Quelque aversion que j'aie eue toujours pour les gens qui se mêlent de deviner, vous m'avez priée de voir Madame Jobin, et j'ai voulu y venir sur l'heure.

LE MARQUIS.

Je vous suis fort obligé.

MADAME NOBLET.

Qui vous aurait cru ici ? Je traversais cette chambre pour reprendre l'autre escalier ; sans cela, je ne vous eusse pas rencontré.

LE MARQUIS.

Hé bien, Madame, la devineresse ?

MADAME NOBLET.

Je me dédis. Je croyais bien vous aider à la convaincre de ne savoir dire que des faussetés, mais après ce que j'ai entendu, il faut se rendre. Elle m'a dit des choses... je n'en doute point, il y là-dessous du surnaturel.

LE MARQUIS.

Voilà qui va bien. Tout ce que vous êtes de femmes, elle vous fait donner dans le panneau. C'est en quoi consiste son plus grand charme.

MADAME NOBLET.

La Comtesse d'Astragon a du mérite, et j'aurais beaucoup de joie de vous la voir épouser. Le parti vous serait avantageux, et vous savez que je l'ai blâmée d'abord de s'arrêter à ce que lui a dit Madame Jobin ; mais je trouve présentement qu'elle n'a point tort, et comme vous êtes de mes particuliers amis, j'avoue que ce mariage me causerait de la peine, tant je suis persuadée sur ses menaces, qu'il ne pourrait que vous rendre malheureux.

LE MARQUIS.

À cela près, je voudrais que Madame la Comtesse voulût m'épouser.

MADAME NOBLET.

Mais n'y a-t-il qu'elle que vous soyez capable de vouloir pour femme ? Je conçois qu'il vous sera rude d'y renoncer, mais il faut souffrir quelque chose pour ne pas souffrir toujours, et si vous m'en croyez, vous irez passer quelque temps à la campagne. Sa perte vous serait beaucoup moins sensible si vous vous accoutumiez à ne la plus voir.

LE MARQUIS.

Et le puis-je faire ? Ma plus forte peine vient de ce que la Comtesse me déclare qu'elle ne veut plus souffrir mes visites. Je l'aime trop pour m'en pouvoir séparer.

MADAME NOBLET.

Quand il y a raison pour cela, il faut s'arracher le coeur. Voyez d'autres gens. N'avez-vous pas des amies qui vous reçoivent toujours avec plaisir ? On trouve chez moi assez bonne compagnie. Venez-y souvent. Vous y ferez peut-être quelque Maîtresse qui vous fera oublier celle que vous regrettez.

LE MARQUIS.

Et que me servirait de vouloir aimer, puisque si j'en crois votre impertinente Madame Jobin, les mêmes malheurs qu'elle me prédit avec la Comtesse, me sont infaillibles avec toute autre ?

MADAME NOBLET.

Je vous avoue qu'elle m'embarrasse un peu moi-même. Elle m'a dit que je serais bientôt veuve. Il n'y a rien de surprenant en cela. Mon mari est vieux, et quoique je le perde avec douleur, il y a un ordre dans la nature, et suivant cet ordre il doit mourir avant moi, mais ce que je ne comprends point, c'est qu'elle m'assure que je me remarierai, et je ne me sens aucune disposition à rentrer dans le mariage.

LE MARQUIS.

Vous voyez par là qu'il ne peut y avoir rien de certain dans ce qu'elle dit, car vous n'aurez qu'à ne vous remarier jamais, et voilà la prédiction avortée.

MADAME NOBLET.

Oui, mais elle soutient que j'aurai beau faire et qu'il faudra nécessairement que ce qu'elle me prédit arrive. Elle ajoute que je rendrai celui qui m'épousera le plus heureux homme du monde.

LE MARQUIS.

Je le crois, Madame, on ne saurait qu'être heureux avec une aussi aimable personne que vous ; mais cela n'empêche pas que Madame Jobin ne soit folle. Je vais vous le faire savoir. Supposé que vous m'estimassiez assez pour m'épouser. J'aurais toute sorte de bonheur avec vous, parce que cela est de votre étoile. Cependant il est de la mienne de tourmenter une femme par mes jalousies, de tuer un homme qui la verra, et d'avoir la tête coupée sur un échafaud. Accordez cela.

MADAME NOBLET.

Mais il n'est pas assuré que je vous épouserais.

LE MARQUIS.

Je dis supposé, Madame, mon peu de mérite vous empêcherait sans doute de le vouloir, je me rends justice.

MADAME NOBLET.

Vous savez que je n'ai point à m'expliquer là-dessus.

LE MARQUIS.

Non, Madame, et je ne le demande pas ; mais enfin ce que je sais bien qui n'arrivera jamais, pourrait arriver.

MADAME NOBLET.

Eh.

LE MARQUIS.

En ce cas, après ce que nous a dit Madame Jobin à l'un et à l'autre, il faudrait qu'elle eût menti pour vous ou pour moi.

MADAME NOBLET.

Écoutez, la fatalité qu'elle trouve attachée à votre personne n'est peut-être pas pour toujours. Elle ne peut regarder que le temps présent, et cela étant, si vous laissez passer un an ou deux sans vous marier, vous pourriez ensuite épouser qui vous voudriez, et ne craindre rien.

LE MARQUIS.

Je vous assure, Madame, que je ne crains rien du tout. Peut-on faire cas d'une ignorante ?

MADAME NOBLET.

Pourquoi vous trouvai-je donc ici ?

LE MARQUIS.

Je n'y viens pas pour rien savoir d'elle, j'y viens pour lui faire voir qu'elle ne sait rien.

MADAME NOBLET.

Je souhaite que vous en veniez à bout, afin que vous me mettiez l'esprit en repos ; car dans les sentiments où je suis, il me fâche d'avoir à me marier encor une fois, et je ne me puis empêcher de croire que cela sera, parce qu'elle m'a dit d'ailleurs mille vérités.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien. Le bon homme mort, vous demeurerez veuve tant qu'il vous plaira, et ce ne sera jamais en dépit de vous que vous prendrez un second mari.

MADAME NOBLET.

Je le veux croire. Cependant la curiosité m'engage à revoir demain Madame Jobin. Elle m'a donné son heure, et si elle me satisfait autant qu'aujourd'hui, j'aurai de la peine à m'en détromper. Mais adieu. Voici une Dame qui ne veut pas se faire connaître ici, et je ne veux pas non plus qu'elle me connaisse.

SCÈNE III.
La Comtesse, Le Marquis.

LA COMTESSE, avec un autre habit, et se démasquant dès que Madame Noblet est sortie.

Je vous ai fait attendre longtemps.

LE MARQUIS.

Madame Jobin donne audience là-haut à trois ou quatre personnes, et nous ne lui aurions pas encor parlé, quand vous seriez venu aussitôt que moi. Mais je vous prie, Madame, que vous a dit votre amie que nous avons rencontrée en venant ici, et qui vous a fait descendre de mon carrosse pour vous entretenir dans le sien.

LA COMTESSE.

Ce que je sais qu'on vous a dit qui vient d'arriver chez la Jobin, touchant l'aventure du miroir et de la Dame enflée, dont vous vous êtes bien donné de garde de me parler.

LE MARQUIS.

J'enrage de vous entendre conter ce qui ne peut être. Tout ce que vous voyez de gens vous disent merveille de la Jobin, et je ne trouve personne qu'elle n'ait trompé.

LA COMTESSE.

Vous êtes son ennemi, et vous n'apprenez d'elle que ce qu'il vous plaît. Pour moi qui la connais par moi-même, je la crois comme si tout ce qu'elle me prédit était arrivé.

LE MARQUIS.

Mais, Madame raisonnons un peu. Ce qu'elle dit qui m'arrivera à moi, ne doit m'arriver que par la malignité de l'astre qui a résidé à ma naissance. Mille et mille autres sont nés dans le même instant, et sous le même astre. Est-ce que tous ces gens-là doivent ne se marier jamais, ou sont-ils obligés de tuer un homme ?

LA COMTESSE.

Vous le prenez mal. Il y a une fatalité de bonheur ou de malheur attachée à chaque particulier, et cette fatalité ne dépend point du moment de la naissance. Mille gens périssent ensemble dans un vaisseau, mille autres sont tués dans un combat. Ils sont tous nés sous différentes planètes et en divers temps, et il ne laisse pas de leur arriver la même chose.

LE MARQUIS.

Je vois bien, Madame, que les raisons ne vous manqueront jamais pour défendre votre incomparable Madame Jobin. Ah ! Si vous m'aimiez...

LA COMTESSE.

Je vous aime, et c'est par là que je résiste à vous épouser.

LE MARQUIS.

Quel amour !

LA COMTESSE.

La complaisance que j'ai de venir encor ici avec vous, vous en marque assez. Je vais me masquer. Je parlerai languedocien, et appuierai le roman que vous avez inventé. Si Madame Jobin s'y laisse surprendre, je me rends, et votre amour sera satisfait ; mais je suis fort assurée qu'elle connaîtra que nous la trompons.

LE MARQUIS.

J'en doute, à moins qu'elle ne me reconnaisse pour m'avoir vu tantôt en Laquais.

LA COMTESSE.

Elle n'a presque pas détourné les yeux sur vous, et puis, cet ajustement et cette perruque vous donnent un autre visage que vous n'aviez.

SCÈNE IV.

Maturine, La Comtesse, Le Marquis, Madame Jobin.

MATURINE, à la devineresse en entrant.

Voilà un honnête gentilhomme qui vous attend il y a longtemps.

LE MARQUIS, à la Comtesse.

Gardez-vous bien de vous laisser voir.

MADAME JOBIN.

Je suis fâchée de n'avoir pu descendre plutôt.

LE MARQUIS.

Tant de gens vous viennent chercher de tous côtés, qu'en quelque temps que ce soit on est trop heureux de vous parler.

MADAME JOBIN.

Je voudrais pouvoir satisfaire tout le monde, mais on me croit bien plus habile que je ne suis.

LE MARQUIS.

Nous venons à vous, Madame et moi avec une entière confiance ; car on nous a tant dit de merveilles...

MADAME JOBIN.

Laissons cela. De quoi s'agit-il ?

LE MARQUIS.

Je suis de bonne Maison, pas tout à fait riche. La personne que vous voyez est la plus considérable Héritière du Languedoc, je l'ai enlevée. Nous nous sommes mariés. Son père me veut faire faire mon procès. Il cherche sa fille. Elle se cache. On s'emploie pour l'obliger à nous pardonner. On n'en peut venir à bout. Il est question de le fléchir. Vous faites des choses bien plus difficiles. Tirez-nous d'affaires. Il y a deux cent pistoles pour vous.

LA COMTESSE.

La fauto n'es pas tan grando. Lamour fa fairé quado jour de pareillos causos, et vous nouï serex pas fachado de nous abé rendut l'ou repaux...

MADAME JOBIN.

Ce que vous voulez n'est pas entièrement impossible.

LE MARQUIS.

Je sais que le moindre de vos secrets suffira pour nous. Voilà trente louis dans une bourse. Prenez-les d'avance, et nous secourez.

LA COMTESSE.

Yeu vous dounarai de moun coustat. Fasex mé ben remetré anbé moun peire.

MADAME JOBIN.

Il est en Languedoc ?

LE MARQUIS.

Il fait ses poursuites au Parlement de Toulouse.

MADAME JOBIN.

Nous le gagnerons. Il faudra peut-être un peu de temps pour cela.

LA COMTESSE.

N'importe.

MADAME JOBIN.

Je vais vous dire ce que vous ferez. Écrivez-lui.

LA COMTESSE.

El deschiro mas letros sans voulé legi...

MADAME JOBIN.

Quand j'aurai fait quelque cérémonie sur le papier, écrivez. Pourvu qu'il touche la lettre, vous verrez la suite.

LA COMTESSE.

Yeu farai ben quel la touquara.

MADAME JOBIN.

C'est assez.

LE MARQUIS, à la Comtesse.

Que j'ai de joie ! Nous voilà hors d'embarras. Madame dira quelques paroles sur le papier, et avec le temps le papier touché fera son effet.

LA COMTESSE.

Dounay mé promptemen d'aquel papié.

MADAME JOBIN.

Je vous en apporte dans un moment.

LE MARQUIS, à la Devineresse.

Deux mots, je vous prie, avant que vous nous quittiez. Nous nous sommes mariés par amour. On veut que ces sortes de mariage ne soient pas heureux. Que pouvons-nous attendre du nôtre ?

MADAME JOBIN, regardant fixement le Marquis.

Assez de bonheur, au moins cela me paraît ; car je m'arrête plus aux traits du visage qu'aux lignes des mains. Je vous en parlerais plus assurément si Madame voulait se montrer.

LA COMTESSE.

Dispensax mé, yeu vos prégué ; yeu ai milo rasous que me deffendon de mé laissa veiré.

LE MARQUIS.

En faisant le charme pour le papier, n'en pourrez-vous pas faire quelqu'un qui vous découvre ce que je voudrais savoir ?

MADAME JOBIN.

Vous serez content, laissez-moi faire.

SCÈNE V.
Le Marquis, La Comtesse.

LE MARQUIS.

Me tiendrez-vous parole, Madame ? La devineresse n'a pu deviner. Elle nous croit mariés, et je ne suis plus menacé de perdre la tête.

LA COMTESSE.

Nous verrons ce qu'elle dira à son retour.

LE MARQUIS.

Elle nous dira qu'il n'y a point de bonheur qui ne nous attende, et vous apportera du papier charmé. Du papier charmé ! Y-a-t-il rien de plus ridicule ?

LA COMTESSE.

Je crois qu'il aurait l'effet que nous lui avons demandé, si ce que vous lui avez dit était véritable. Mais ne nous réjouissons point avant le temps. Quand elle aura consulté l'esprit familier qu'elle a, je jurerais bien que la tromperie lui sera connue.

LE MARQUIS.

La Jobin a un esprit familier !

LA COMTESSE.

Elle en a un, et elle ne peut avoir appris que par lui cent choses secrètes qu'elle m'a dites.

LE MARQUIS.

Et si elle vous apporte du papier charmé, sans que son esprit familier l'ait avertie de la pièce que nous lui faisons ?

Pièce : Fig. Tromperie, moquerie, petit complot, comparé à une pièce de théâtre. [L]

LA COMTESSE.

Je vous promets alors de me démasquer, de lui faire confusion de son ignorance, et de vous épouser sans aucun scrupule.

LE MARQUIS.

Me voilà le plus content de tous les hommes. Madame Jobin est aussi peu sorcière que moi, et son esprit familier n'est autre chose que la faiblesse de ceux qui l'écotent. Vous l'allez voir. Il me semble que je l'entends.

SCÈNE VI.

Le Marquis, La Comtesse, Madame Jobin.

LE MARQUIS.

Hé bien, le papier ?

MADAME JOBIN.

Qu'en feriez-vous ? Madame n'a point de père. Vous ne l'avez ni enlevée ni épousée, et ce qui est davantage, vous ne l'épouserez jamais.

LA COMTESSE.

Yeu vous ai ben dit, Monsieur, qua quo eror la plus habillo fenno que ya quesso al mundo.

LE MARQUIS.

J'avoue que je n'ai point enlevé Madame, mais je ne l'épouserai jamais.

MADAME JOBIN.

Non assurément.

LE MARQUIS.

Et la raison ?

MADAME JOBIN.

Je ne me suis pas mise en peine de la demander, mais il est aisé de vous la faire savoir. Voulez-vous que je fasse paraître l'esprit qui me parle ? Vous l'entendrez.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Paraissé l'esprit !

MADAME JOBIN.

Afin que vous en souffriez la vue plus aisément, vous ne verrez qu'une tête qu'il animera ; mais ne témoignez pas de peur, car il hait à voir trembler, et je n'en serais pas la maîtresse.

LA COMTESSE.

Noun pas témougnà de peau !

LE MARQUIS, à la Comtesse.

Pourquoi en avoir ? Je serai auprès de vous.

MADAME JOBIN.

C'est faire le brave à contre temps. Vous pourriez bien avoir peur vous-même, et je ne sais si vous vous tireriez bien d'avec l'esprit.

LA COMTESSE.

Anen, anen, Moussou, yeu nay qué faire ni d'esprit ni de testo, per être assegurado, car saven tout aissei.

LE MARQUIS.

Je remets Madame chez elle, et vous viens trouver incontinent. Préparez votre plus noire magie, vous verrez si je suis homme à m'épouvanter.

MADAME JOBIN, seule.

Il y va de mon honneur de bien soutenir mon rôle. Voici un homme piqué au jeu. Il ne me laissera point de repos si je ne le persuade lui-même que je suis sorcière. Ils sont partis, Mademoiselle du Buisson, vous pouvez entrer.

SCÈNE VII.

Mademoiselle du Buisson, Madame Jobin.

MADAMOISELLE DU BUISSON.

Dites le vrai, Madame Jobin, je suis accourue bien à propos.

MADAME JOBIN.

J'avoue que si vous fussiez venue un moment plus tard, j'eusse donné jusqu'au bout dans l'enlèvement. Comment deviner qu'ils me faisaient pièce ? Je n'avais pas assez examiné le Marquis dans son habit de laquais pour le reconnaître en Cavalier. Vous m'aviez dit que vous accompagneriez la Comtesse quand elle viendrait masquée. Je ne voyais personne avec elle, elle parlait Languedocien. C'étaient bien des choses pour ma prétendue magie.

MADemoisELLE DU BUISSON.

Il faut que ce fâcheux de Marquis l'ait persécutée pour venir pendant que j'étais dehors. J'ai su en rentrant qu'elle avait changé d'habit, et qu'elle était sortie avec lui dans son carrosse sans aucune suite. Cela m'a donné du soupçon ; je n'ai point douté que ce ne fût pour venir masquée chez vous. Jugez si j'ai perdu temps.

MADAME JOBIN.

Il n'en ait que mieux que la chose ait ainsi tourné.

MADemoisELLE DU BUISSON.

Je tiens le mariage rompu. Ma Maîtresse n'en veut déjà plus recevoir de visites.

MADAME JOBIN.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'une Dame me paye pour empêcher le mariage du Marquis, et que le Marquis emploie bonnement cette même Dame pour me venir éprouver.

MADemoisELLE DU BUISSON.

Il est tombé en bonne main. Je crois voir quelqu'un. Adieu, je m'échappe. Vous aurez toujours de mes nouvelles dans le besoin.

SCÈNE VIII.

Madame Jobin, du Clos.

DU CLOS.

Je vous ai trouvé une admirable pratique. J'en ris encor, aussi bien que de la scène de l'enflure, où comme vous savez je n'ai pas mal joué mon rôle.

MADAME JOBIN.

Et cette pratique l'amenez-vous ?

DU CLOS.

Non, ce ne sera que demain. C'est la plus crédule de toutes les femmes, et vous n'aurez pas de peine à la duper. Elle a un Amant en tout bien et en tout honneur, comme beaucoup d'autres ; mais elle ne laisse pas de lui donner pension. Cela accommode le Cavalier, qui a cependant une petite amourette ailleurs. La Dame s'est aperçue de quelques visites, le chagrin l'a prise, et c'est là-dessus que je lui ai persuadé de vous venir voir. Comme je me suis fait de vos amis, elle m'a prié de l'amener ; et si vous lui dites, mais d'une manière où il

entre un peu de diableries, que son Amant ne la trompe point, elle vous croira, et laissera le Cavalier en repos. Il m'a promis un présent si j'en viens à bout, et c'est travailler de plus d'un côté.

MADAME JOBIN.

Nous y penserons. Il suffit que nous ayons temps jusqu'à demain. Ce qui presse, c'est l'Amant de notre Comtesse d'Astragon. Il vient de partir d'ici avec elle fort surpris d'un tour de magie qu'il n'attendait pas. Il va revenir, et il nous embarrassera toujours, si nous ne trouvons à l'éblouir par quelque chose de surprenant.

DU CLOS.

Rien n'est plus aisé. Faisons ce qui épouvanta si fort dernièrement ce Cadet breton qui faisait tant le hardi.

MADAME JOBIN.

Je crois que notre Marquis n'en sera pas moins effrayé. Allez préparer tout ce qu'il faut pour cela, aussi bien je vois monter une Dame.

SCÈNE IX.

Madame Jobin, Madame des Roches.

MADAME DES ROCHES.

N'êtes-vous pas Madame Jobin ?

MADAME JOBIN.

Oui, Madame.

MADAME DES ROCHES.

Si votre visage m'est inconnu, votre réputation m'est bien connue.

MADAME JOBIN.

Voyons, Madame, que souhaitez-vous de moi ?

MADAME DES ROCHES.

Une chose qui me tient un peu au coeur, et dont pourtant je ne puis vous parler sans confusion. On dit que vous ne vous mêlez pas seulement de deviner, et que vous avez des secrets tous merveilleux pour conserver la beauté, et même pour en donner. Ne me regardez point, je vous prie ; la rougeur que ce discours m'a fait monter au visage en redoublerait.

MADAME JOBIN.

Demandez-moi autre chose. Comment ne pas regarder une aussi belle personne que vous ?

MADAME DES ROCHES.

Je sais que je ne suis pas une beauté achevée ; mais je m'en console. J'ai quelque agrément, un peu d'esprit, des manières assez enjouées, et je crois qu'avec cela on peut faire figure dans le monde.

MADAME JOBIN.

Vous ne sauriez l'y faire mauvaise.

MADAME DES ROCHES.

Enfin je suis contente d'être comme je suis, et je ne voudrais pour rien me changer avec une autre.

MADAME JOBIN.

Avec une autre ! Vous y perdriez. Je ne connais point de belle personne qui ne fût ravie de vous ressembler.

MADAME DES ROCHES.

Je ne vous demande pas aussi de me faire devenir plus belle, mais je vous demande de quoi conserver longtemps ce que vous me voyez d'agrément.

MADAME JOBIN.

Et si je vous donnais de quoi l'augmenter ?

MADAME DES ROCHES.

Quoi vous le pouvez ?

MADAME JOBIN.

C'est un secret éprouvé cent fois. Je n'ai pour cela qu'à vous faire changer de peau.

MADAME DES ROCHES.

Changer de peau ?

MADAME JOBIN.

Oui, Madame, changer de peau.

MADAME DES ROCHES.

Changer de peau, Madame, changer de peau ! C'est donc par une métempsychose ? Changer de peau, mon Dieu ! Je frémis en y pensant, et il me semble déjà qu'on m'écorche toute vive.

MADAME JOBIN.

Il y aurait de la cruauté. Mais enfin si vous voulez avoir une peau d'enfant, unie, délicate, fine, il faut vous résoudre à ce que je dis.

MADAME DES ROCHES.

C'est aux laides à tant souffrir pour devenir belles ; mais pour moi...

MADAME JOBIN.

Et qui vous dit, Madame, qu'il faut tant souffrir ?

MADAME DES ROCHES.

Comment, je deviendrais encore plus belle que je ne suis sans rien endurer ?

MADAME JOBIN.

Assurément

MADAME DES ROCHES.

Eh faites, je vous prie.

MADAME JOBIN.

Toute l'incommodité que vous aurez, sera de demeurer quinze jours dans votre chambre sans vous montrer. Vous ne serez pas la seule, j'en connais présentement plus de quatre qui ne sortent point pour cette raison.

MADAME DES ROCHES.

Quinze jours ne sont pas un si long terme.

MADAME JOBIN.

Je vous donnerai d'une pommade qui fera tomber insensiblement la première peau de votre visage, sans que vous sentiez le moindre mal.

MADAME DES ROCHES.

Donnez-m-en vite. Je la paierai bien.

MADAME JOBIN.

Ma pommade n'est pas encore achevée. Prenez la peine de revenir dans deux jours. J'en aurai de faite.

MADAME DES ROCHES.

Et cette pommade ne pourrait-elle point me resserrer tant soit peu la bouche ? Car quoique je l'aie des mieux taillées, il me semble qu'on ne peut jamais l'avoir trop petite.

MADAME JOBIN.

C'est une des propriétés de ma pommade. Elle apétisse la bouche, rend l'oeil plus fendu, et donne une juste proportion au nez.

MADAME DES ROCHES.

Pour cela, Madame Jobin, vous êtes une ravissante femme. Si j'osais encor vous demander une autre petite chose...

MADAME JOBIN.

Dites, Madame, il n'est rien que je ne fasse pour vous.

MADAME DES ROCHES.

Écoutez, plus on est belle, plus on aspire à être parfaite. Je chante un peu et je sais tous les beaux airs de l'Opéra. Je voudrais que vous m'eussiez rendu la voix plus douce et plus flexible que je ne l'ai. Il y a de certains petits roulements qui sont si jolis, je ne les fais point bien à ma fantaisie.

MADAME JOBIN.

Si vous voulez, je vous ferai chanter comme un Ange. Je fais un sirop admirable pour cela. La composition en est un peu chère, mais vous n'en aurez pas plutôt pris trois mois...

MADAME DES ROCHES.

Faites le sirop, je ne regarde point à l'argent.

MADAME JOBIN.

Je le tiendrai prêt avec la pommade. Il faut seulement prendre la mesure de votre voix.

MADAME DES ROCHES.

La mesure de ma voix ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

MADAME JOBIN.

Cela veut dire qu'il faut que vous me chantiez un air, afin que selon ce que votre voix a déjà de force et de douceur, j'ajoute ou diminue dans la composition du sirop.

MADAME DES ROCHES.

Je suis un peu enrhumée, au moins.

MADAME JOBIN.

N'importe. Quand j'aurai entendu le son, je ferai le reste.

MADAME DES ROCHES, chante.

Pourquoi n'avoir pas le coeur tendre ?
Rien n'est si doux que d'aimer ?
Peut-on aisément s'en défendre ?
Non, non, non, l'amour doit tout charmer.

Cela n'est pas tout à fait chanté, mais...

MADAME JOBIN.

Vous avez déjà beaucoup de talent, et de la manière que je ferai mon sirop...

SCÈNE X.

**Maturine, Madame Jobin, Madame des
Roches.**

MATURINE.

Madame. Voilà ce Monsieur qui vous avait dit qu'il revendrait.

MADAME DES ROCHES.

Je vous quitte ; mais vous souviendrez-vous assez du son de ma voix ? Si vous voulez que je revienne chanter...

MADAME JOBIN.

Non, Madame, je vous ai entendue assez.

À Maturine.

Dis là-dedans qu'on se tienne prêt.

SCÈNE XI.

Madame Jobin, Le Marquis.

MADAME JOBIN.

Hé bien, Monsieur, votre Languedocienne?

LE MARQUIS.

Elle a eu peur. Cela est pardonnable à une femme. Vous m'avez surpris, je vous l'avoue. Je ne croyais pas que vous pussiez deviner que nous vous trompions, et je trouve cela étonnant que si vous nous aviez fait voir votre démon familier.

MADAME JOBIN.

Il sera toujours malaisé qu'on me trompe. Je pratique certains esprits éclairés...

LE MARQUIS.

Laissons vos esprits, cela est bon à dire à des dupes. J'ai couru le monde, et je sais peut-être quelques secrets que vous seriez bien aise d'apprendre. Il est vrai que tout ce que je vous ai dit de la Dame Languedocienne, n'était qu'un jeu. Elle est femme d'un Gentilhomme qui est venu ici poursuivre un procès, et vous avez parlé en habile devineresse, quand vous avez dit que je ne l'avais ni enlevée ni épousée. Entre nous, par où avez-vous pu le savoir.

MADAME JOBIN.

Par la même voie qui me fera découvrir, quand je le voudrai, si ce que vous me dites présentement est vrai ou faux.

LE MARQUIS.

Vous voulez encor me parler de vos esprits ? Est-ce avec moi qu'il faut tenir ce langage ? J'ai cherché inutilement en mille lieux ce qu'on dit que vous faites voir à bien des gens, et il y a longtemps que je suis revenu de tous ces contes. Je vous parle à coeur ouvert, faites-en de même. Avouez-moi les choses comme elles sont. Je ne suis pas homme à vous empêcher de gagner avec les sots. Chacun doit faire ses affaires en ce monde ; et depuis le grand jusqu'au plus petit, tous les personnages qu'on y joue ne sont que pour avoir de l'argent.

MADAME JOBIN.

Comment de l'argent ? Pour qui donc me prenez-vous ? Il n'y a point d'illusion dans ce que je fais. Je tiens ma parole à tout le monde, et je la voudrais tenir au diable, si je lui avais promis quelque chose.

LE MARQUIS.

Je le crois. Il faut bien tenir parole aux honnêtes gens. Mais encor un coup, Madame Jobin, avouez-moi que votre plus grande science est de savoir bien tromper. Je vous en estimerai encor davantage. Je louerai votre esprit, et si vous me voulez apprendre vos tours d'adresse, je vous les paierai mieux que ne font les faibles à qui vous faites peur par là.

MADAME JOBIN.

C'est trop m'insulter, gardez de vous en trouver mal. Je n'ai aucun dessein de vous nuire ; mais on pourrait prendre ici mon parti, et quoique vous ne voyez personne on vous entend.

LE MARQUIS.

Vous parlez à un homme assez intrépide. Je me moque de tous vos diables. Faites-les paraître, je les mettrai peut-être à la raison.

La devineresse paraît en furie, marche avec précipitation, regarde en haut et en bas, marmotte quelques paroles, après quoi on entend le tonnerre et on voit de grands éclairs dans la cheminée.

Quelle bagatelle ! Je ferai tonner aussi quand il me plaira. Mais il me semble que j'ai vu tomber quelque chose. Encor ? Un bras et une cuisse ?

MADAME JOBIN.

Il faut voir le reste.

LE MARQUIS.

Je le verrai sans trembler.

Les autres parties du corps tombent par la cheminée.

MADAME JOBIN.

Peut-être. De plus hardis que vous ont eu peur. D'où vient ce silence ? Vous êtes tout interdit.

LE MARQUIS.

Je ne m'étais pas attendu à cette horreur. Un corps par morceaux ! Assassine-t-on ici les gens ?

MADAME JOBIN.

Si vous m'en croyez, Monsieur, vous sortirez.

LE MARQUIS.

Moi, sortir ?

MADAME JOBIN.

Ne le cachez point. Vous voilà ému.

LE MARQUIS.

J'ai un peu d'émotion, je vous le confesse ; mais elle ne m'est causée que par le malheur de ce misérable.

MADAME JOBIN.

Puisque son malheur vous touche tant, je veux lui rendre la vie.

Elle fait signe de la main.

Le tonnerre et les éclairs redoublent, et pendant ce temps les parties du corps s'approchent, se rejoignent, le corps se lève, marche et vient jusqu'au milieu du théâtre.

Vous reculez. Vous baissez les yeux. Vous vous faites une honte de me dire que vous avez peur. Je veux oublier que vous m'avez insultée, et faire venir la frayeur où je vous vois.

Elle parle au corps dont les parties se sont rejointes.

Retournez au lieu d'où vous venez, et remettez-vous dans le même état où vous étiez avant le commandement que je vous ai fait de paraître.

Le corps s'abîme dans le milieu du théâtre.

LE MARQUIS.

Où donc est tout ce que j'ai vu ? Il me semble qu'un homme a fait quelques pas vers moi, je serais bien aise de lui parler. Qu'est-il devenu ?

MADAME JOBIN.

La voix vous tremble ! Vous m'aviez bien dit que vous étiez intrépide.

LE MARQUIS.

J'ai vu des choses assez extraordinaires pour en avoir un peu de surprise ; mais pour de la peur, vous me faites tort si vous le croyez.

MADAME JOBIN.

Vous avez pourtant changé de visage plus d'une fois. Que serait-ce si je vous avais fait voir ce que vous avez tant chercher inutilement ?

LE MARQUIS.

Je vous donne cent pistoles, si vous le faites.

MADAME JOBIN.

Vous en mourriez de frayeur.

LE MARQUIS.

Je ne me dédis point de cent pistoles. Si vous pouvez me montrer le diable, je dirai que vous êtes la plus habile femme du monde.

MADAME JOBIN.

Revenez demain, et faites provision de fermeté.

LE MARQUIS.

Quoi, c'est tout de bon.

MADAME JOBIN.

C'est tout de bon. Nous verrons si vous soutiendrez sa vue. Viendrez-vous ?

LE MARQUIS.

Si je viendrai ? Oui. Mais répondez-moi que ma vie sera en sûreté.

MADAME JOBIN.

Elle y sera, pourvu que la peur ne vous l'ôte pas.

LE MARQUIS.

Ne puis-je amener personne avec moi ?

MADAME JOBIN.

Non, il faudra que vous soyez seul.

LE MARQUIS.

Adieu, Madame, vous aurez demain de mes nouvelles.

MADAME JOBIN, seule.

Il y pensera plus d'une fois. S'il vient, il n'est hardi qu'en paroles, et puisqu'il a déjà tremblé du corps par morceaux, le diable que je prétends lui montrer le fera trembler bien autrement.

ACTE IV

SCÈNE I.

Le Financier, le Marquis.

LE FINANCIER.

Quoi, Monsieur le Marquis, on vous trouve ici ?

LE MARQUIS.

Pourquoi vous en étonner ? Vous y venez, tout le monde y vient, et j'y viens aussi.

LE FINANCIER.

Je suis trop votre serviteur, pour ne vous pas dire ce que je sais. Vous venez chercher la plus grande coquine qui soit au monde. Elle ne sait que tromper ; et si je vous avais dit tous les tours qu'elle m'a faits...

LE MARQUIS.

Comment ? Et on en publie tant de merveilles !

LE FINANCIER.

Oui, des dupes comme je l'ai été jusqu'à aujourd'hui ; mais m'en voilà revenu, elle ne m'attrapera de sa vie. Elle est en ville, je l'attends ici. Si vous avez la patience de demeurer, vous m'entendrez dire de belles choses.

LE MARQUIS.

Elle vous a donc fait de terribles pièces !

LE FINANCIER.

Voici la dernière, il n'y a plus de retour. Un financier comme moi, était un assez bon oiseau à plumer ; il lui fâchera de m'avoir perdu.

LE MARQUIS.

Il vous en a couté quelques pistoles ?

LE FINANCIER.

Ne paie-t-on pas partout le droit de consultation ? Je m'étais mis en reste de me marier, et sur quelque chose que je lui demandai un jour là-dessus, elle s'offrit à me faire voir la personne que j'épouserais. Elle me donna heure au lendemain, et prit ce temps pour je ne sais quelles conjurations qu'elle avait à faire.

LE MARQUIS.

Autre droit pour les conjurations ?

LE FINANCIER.

Le lendemain je ne manquai point à venir chez elle. Je lui laissai marmoter quelques paroles, après quoi on tira un rideau qui couvrit un grand miroir. Je vis parâtre aussitôt une grande femme en habit modeste. Elle était jeune brune, et d'une beauté qui m'éblouit. Voilà, me dit la Devineresse, la personne que vous épouserez. Vous jugez bien que j'examinai attentivement tous ses traits. Il y avait un grand cabinet que la belle ouvrit. Elle en tira cinq ou six sacs d'écriture, et un moment après elle disparut.

LE MARQUIS.

Quoi, vous vîtes effectivement...

LE FINANCIER.

Je ne vous puis dire comment cela s'est fait ; mais je ne vous dis rien que je n'aie vu, je sortis charmé de la belle brune. Je l'avais sans cesse devant les yeux, et je la cherchai partout pendant quinze jours. Enfin étant à l'amphithéâtre de l'Opéra, dans le temps qu'on commençait le prologue, deux femmes vinrent se placer auprès de moi. L'une était masquée, et l'autre n'avait la mine que d'une suivante. Cette première me parut si surprise de voir jouer la comédie en chantant, que je lui demandai si elle n'avait jamais vu d'Opéra ? Elle me dit qu'elle était une Dame de province, venue depuis quatre jours à Paris pour un procès que la mort de son mari lui avait laissé. Ce mot de procès me fit songer à la belle brune qui avait tiré tant de papiers de son cabinet. C'était elle-même. Elle ôta son masque, et je vis les mêmes traits qui m'avaient frappé dans le miroir. Je fis si bien, qu'elle me permit de la remener. Elle logeait en chambre garnie, où elle me dit que je serais le seul qu'elle recevrait. J'allai trouver la Jobin, transporté de joie. Je l'obligeai de conjurer les esprits, pour savoir qui était la Dame. On me dit que c'était une personne très riche, dont je gagnerais le coeur par quelques soins obligeants. Je n'épargnai rien, tant j'avais l'amour en tête. Je parlai de mariage ; on

Voir : Voie, moyen, dont on se sert ; conduite, que l'on tient pour arriver à quelque fin. [FC]

m'écouta, et la chose fut remise après le procès vidé, et un voyage que je devais faire sur les lieux avec la Dame. Cependant je ne manquais point à consulter tous les jours l'adroite Jobin ; et tous les jours, par le moyen de son esprit familier, j'apprenais et j'allais dire à la Dame ce qu'elle pensait de plus secret. On me demandait si j'étais magicien, et cela me faisait regarder la devineresse comme un oracle. Ce fut par la voie de ce prétendu esprit que je découvris qu'un peu de chagrin que la belle brune m'avait fait paraître un jour, venait du retardement d'une lettre de change de deux cents louis. Rien ne coûte quand on est bien amoureux. Je les laissai le soir sur la table de la Dame dans une bourse, avec un billet qui faisait connaître que j'avais deviné son embarras. Grande surprise de me voir si grand devineur. On trouva mes managements fort honnêtes, et la lettre de change étant arrivé quatre jours après, on me força de reprendre mes deux cent louis.

LE MARQUIS.

De quoi donc vous plaignez-vous ?

LE FINANCIER.

C'était une adresse pour faire grossir la somme. En effet, ayant appris il y a six jours par le démon ordinaire de la Jobin, qu'il ne tenait qu'à deux mille écus payés comptant, que le différend qui faisait plaider la Dame, ne s'accommodât à son avantage, je lui portai les deux mille écus. Elle fit quelques façons pour les accepter, me dit qu'elle avait écrit à ses receveurs, qui les enverraient avant qu'il fût peu, et enfin elle se laissa vaincre à mes prières. Je ne parle point de quantité de petits présents gracieusement reçus. Je croyais trouver trente mille livres de rente avec une belle personne. Qui aurait fait moins ?

Voici la correspondance entre les monnaies:
 1 écu = 3 francs.
 1 écu = 3 livres tournois.
 1 livre tournois = 20 sols.
 1 sol (sou) = 4 liards ou 12 deniers.
 1 liard = 3 deniers.
 1 pistole = 10 francs ou 10 livres tournois.
 1 blanc = 5 deniers.
 1 petit sesterce romain = 18 deniers tournois.
 1 grand sesterce romain = 1.000 petits sesterces, (25 écus environ).
 1 louis d'or = 11 livres.

LE MARQUIS.

Je vois le dénouement de la pièce. La Dame aura décampé.

LE FINANCIER.

Voilà l'affaire. Je viens de chez elle. On m'a dit qu'elle était partie de fort grand matin pour la province, et on m'en a donné ce billet. Lisez.

LE MARQUIS, lit.

Vivez aussi satisfait que je pars contente. Grâce à vous, j'ai accommodé avec mes parties, et n'ayant plus ici de procès, je vais voir si mes terres sont en bon état. Je ne vous dis point quand je vous rendrai vos deux mille écus, ni quand je viendrai vous épouser. Qu'a-t-on à dire à un homme qui devine tout ?

LE FINANCIER.

Morbleu : Sorte de jurement. [L]

À un homme qui devine tout, morbleu.

LE MARQUIS.

La pièce est forte.

LE FINANCIER.

Elle est sanglante. Jugez de la science de la Jobin, qui assurément avait attiré une friponne pour me duper. Je vais lui apprendre...

LE MARQUIS.

Ne vous hâtez point. Elle pourrait dire que ce que vous lui reprochiez, ne serait qu'un conte. Je viens ici pour une épreuve de diablerie où je suis fort sûr de l'attraper, et cela joint avec la Dame plaideuse, fera un effet admirable pour vous et pour moi.

LE FINANCIER.

Je crois que tout ce qu'elle fait voir de surnaturel, n'est qu'artifice. Mais je vous avoue, j'ai vu des choses qui m'ont fait peur, et je ne sais si...

LE MARQUIS.

J'ai quelque intrépidité là-dessus. Elle me donna hier le divertissement d'un corps coupé en morceaux.

LE FINANCIER.

Le divertissement est beau.

LE MARQUIS.

Je fis semblant d'avoir peur, pour l'enhardir à me montrer davantage, et en feignant de détourner la vue de dessus le corps, j'en observais tous les mouvements. Les parties se rejoignirent, et le corps marcha. Le tour est adroit, et je ne le comprends pas bien. La frayeur que j'en montrai, l'engagea à me promettre qu'elle me ferait voir aujourd'hui le diable. Je feindrai encor de trembler, afin qu'il avance ; car j'ai remarquai un certain trou où je veux empêcher qu'il ne s'abîme. Si je le puis une fois tenir au collet, il faudra qu'il chante. C'est pour cela que vous me trouvez ici. Ne paraissez point, je vous en conjure, que je n'aie fait ce que je vous dis.

LE FINANCIER.

Je me retire, puisque c'est vous obliger ; mais au moins mes deux mille écus...

LE MARQUIS.

Ils sont fort en sûreté, vous en avez la quittance.

SCÈNE II.

Le Financier, le Marquis.

LE MARQUIS.

Comment, Chevalier, vous à Paris !

LE CHEVALIER.

Un billet de la Marquise que je reçus hier sur les deux heures par un exprès qu'elle m'avait envoyé, m'a fait revenir si promptement.

LE MARQUIS.

On veut qu'elle soit venue hier consulter Madame Jobin sur votre chapitre ; qu'elle vous y ait vu dans un miroir baisant son portrait.

LE CHEVALIER.

Il est vrai que je baisais toujours son portrait dans ma solitude.

LE MARQUIS.

Qu'elle vous ait écrit dans le même temps pour vous ordonner de revenir ; qu'un esprit vous ait porté sa lettre, et qu'il ait apporté votre réponse un quart d'heure après.

LE CHEVALIER.

Que m'apprenez-vous ? Il est certain qu'à moins d'être diable, on ne saurait avoir fait plus de diligence que moi.

LE MARQUIS.

Vous croyez donc que c'était un diable ?

LE CHEVALIER.

Peut-être me faites-vous un conte pour vous divertir, mais ce qui est très vrai, c'est que je baisais le portrait de la Marquise un moment avant que sa lettre me fût rendue.

LE MARQUIS.

Vous le baisiez. On vous a écrit, et vous avez fait réponse sur l'heure. Je ne sais plus que vous dire.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas moins surpris que vous.

LE MARQUIS.

Madame Jobin est de vos amies. Elle vous dira ce qui en est.

LE CHEVALIER.

Je ne sais si c'est une chose dont je doive chercher à éclaircir. Mon principal intérêt est de savoir d'elle si je n'ai point à craindre quelque changement de la Marquise.

LE MARQUIS.

On m'a dit qu'elle ne tarderait pas à revenir. Je vais vous laisser l'attendre. Comme il faut que je sois seul pour ce que j'ai à lui dire, je prendrai mon heure.

LE CHEVALIER.

Si ce n'est que pour moi que vous sortez, je vous quitterai la place.

LE MARQUIS.

Non, rien ne me presse, et je serai même bien aise de ne lui parler pas si tôt.

SCÈNE III.

Madame Jobin, le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Ah ! Vous voilà, Madame Jobin, je vous attendais.

MADAME JOBIN.

Hé bien, notre affaire ?

LE CHEVALIER.

Elle ne peut mieux aller. Hier après vous avoir quittée, je me fis mener en chaise roulante à deux lieues d'ici. Les vitres étaient levées, j'avais le nez couvert d'un manteau, et il était impossible de me connaître. Le soir approchant, je pris la poste et allai mettre pied à terre à la porte de la Marquise. Heureusement, soit pour m'attendre, soit pour regarder, elle était à sa fenêtre. Elle m'aperçut, et je lui entendis faire un cri. Je montai en haut, et la trouvai un peu interdite. Elle ne voulait presque point souffrir que je l'approchasse, tant elle avait peur que je ne tinsse de l'esprit qui m'avait donné la lettre. Mais je la rassurai par mille choses que je lui dis. Mille protestations d'amour

suivirent, et si elle me tient parole, il ne me reste plus que trois jours à soupirer.

MADAME JOBIN.

Elle vous épouse ?

LE CHEVALIER.

Oui, son portrait baisé a fait des merveilles, et elle ne peut trop payer ma fidélité.

MADAME JOBIN.

Je suis ravie que mon adresse vous ait fait heureux.

LE CHEVALIER.

Je reconnaîtrai ce que vous avez fait pour moi. Mais je puis dire que vous avez aussi travaillé pour vous, car cela vous met dans une réputation incroyable. La Marquise a dit à quelqu'un ce qui s'était passé chez vous. Ce bruit a couru, et j'ai déjà vu quatre ou cinq de mes amis qui m'ont demandé s'il était vrai que je fusse hier à vingt lieues d'ici.

MADAME JOBIN.

N'allez pas les détromper.

LE CHEVALIER.

Ce serait me perdre. Je leur jure à tous que j'étais absent, et que je pris la poste sur une lettre que je reçus à deux heures. Mais adieu, je vous viendrai trouver à minuit quand j'aurai longtemps à vous parler, car vous avez tant de pratiques...

MADAME JOBIN.

Vous n'en devez pas être fâché, je la dois à ce que vous avez publié de moi.

SCÈNE IV.

Monsieur Gilet avec un habit de Cavalier, Madame Jobin.

MONSIEUR GILET.

Ah ! Ma chère Madame Jobin, me reconnaissez-vous bien ?

MADAME JOBIN.

Je regarde. Comment ? C'est Monsieur Gilet.

MONSIEUR GILET.

En poil et en plumes. Avec cet habit voyez, ne peut-on pas devenir Maître de Camp ?

MADAME JOBIN.

Et par delà même.

MONSIEUR GILET.

Je n'en trouvais point hier à ma fantaisie chez mon tailleur. J'ai fait faire celui-là exprès. Il a travaillé toute la nuit. Voyez-moi partout. Est-ce là un air ?

MADAME JOBIN.

Admirable, d'un de ces hommes de guerre qui se sont trouvés à cinquante assauts.

MONSIEUR GILET.

Je m'y ferai voir. Franchement l'habit fait bien le soldat. Celui-ci m'inspire une envie de dégainer... Je me donne au diable, à l'heure qu'il est, je tuerais cent hommes.

MADAME JOBIN.

Il ne faut pas être si brave dès le premier jour.

MONSIEUR GILET.

J'irai loin, où il n'y aura point de guerre. Trois ou quatre sots qui avaient un peu de familiarité avec moi, m'ont dit impertinemment qu'il fallait que je fusse fou de m'être fait habiller ainsi. J'ai tiré l'épée, le petit doigt (comme vous me l'avez appris) ferme. Ils m'ont regardé, se sont retirés en feignant de rire, et pas un d'eux n'a osé branler.

Branler : Agiter, mouvoir, remuer,
faire aller de-çà et de-là. [Acad 1762]

MADAME JOBIN.

Je le crois. Ils n'y auraient pas trouvé leur compte.

MONSIEUR GILET.

L'épée est divine. Quel trésor ! Avec ce petit doigt-là, je défierais tout un escadron.

MADAME JOBIN.

Vous en viendrez à bout ; mais ne laissez pas de vous modérer jusqu'à ce que vous soyez dans l'armée.

MONSIEUR GILET.

J'aurai bien de la peine à me retenir.

SCÈNE V.

Madame Jobin, Monsieur Gilet, Le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Deux mots, je vous prie, pour une chose dont j'aurais oublié de vous avertir.

Il lui parle bas.

MADAME JOBIN.

J'y prendrai garde.

LE CHEVALIER.

En voyez-vous assez bien la conséquence ?

MADAME JOBIN.

Il ne me faut pas tant dire.

LE CHEVALIER.

Songez-y bien au moins.

MADAME JOBIN.

C'est assez.

LE CHEVALIER.

S'il arrivait par hasard...

MONSIEUR GILET, au Chevalier.

Pourquoi importuner Madame Jobin, quand elle vous dit que c'est assez ?

LE CHEVALIER.

Je vous trouve bon de le demander.

MONSIEUR GILET, tirant l'épée.

Ah ! Vous faites l'entendu.

MADAME JOBIN.

Eh ! Monsieur Gilet.

MONSIEUR GILET.

Non, point de quartier, il faut que je l'estropie.

LE CHEVALIER.

Comment, venir sur moi l'épée à la main ?

Il le pousse.

MONSIEUR GILET.

Il laisse choir son épée.

Vous poussez trop fort. Diable, attendez.

LE CHEVALIER, ramassant l'épée de Monsieur Gilet.

Il ne faut pas faire l'insolent quand on ne sait pas mieux se battre que vous.

MONSIEUR GILET, bas.

Est-ce que j'ai mis mon petit doigt de travers ?

LE CHEVALIER, à Madame Jobin.

Il est heureux d'être ici, je le traiterais ailleurs comme il le mérite, mais je ne veux pas vous faire de bruit. Voilà son épée.

MADAME JOBIN.

Vous m'obligez fort d'en user ainsi.

SCÈNE VI.

Madame Jobin, Monsieur Gilet.

MADAME JOBIN.

Vous ne sauriez être sage, Monsieur Gilet.

MONSIEUR GILET.

J'ai vu l'heure que j'allais être frotté. Je ne sais comment cela s'est fait, car j'appuyais du petit doigt sous la garde, d'une fermeté...

MADAME JOBIN.

Ne voyiez-vous pas que je vous faisais signe de reculer ? Il n'avait garde qu'il ne vous battît.

MONSIEUR GILET.

Pourquoi ?

MADAME JOBIN.

C'est que je lui ai donné une épée enchantée aussi bien qu'à vous. Il y a trois mois qu'il a la sienne, et les premiers qui en ont battent les autres.

MONSIEUR GILET.

Je savais bien que je ne m'étais pas trompé à mon petit doigt. Peste ! Il allongeait à coup sûr, et si j'eusse fait le sot, j'en avais au travers du corps.

MADAME JOBIN.

Vous voyez bien qu'il ne faut pas vous jouer à tout le monde.

MONSIEUR GILET.

À présent que me voilà averti, je garderai tout mon courage pour l'armée. Je pars demain, droit en Allemagne.

MADAME JOBIN.

Vous ferez très bien. Quand les ennemis auraient quelques épées enchantées, il n'y en a point qui vailent les miennes.

MONSIEUR GILET.

Adieu, Madame Jobin, jusqu'à ce que vous me voyiez Maître de Camp.

SCÈNE VII.

Madame Jobin, Mademoiselle du Verdièr.

MADemoisELLE DU VERDIÈR.

Ce cavalier m'a fait grand plaisir de vous quitter, car je n'ai qu'un moment à demeurer avec vous.

MADAME JOBIN.

Hé bien, notre urne ?

MADemoisELLE DU VERDIÈR.

Je viens vous en rendre compte. J'ai ri tout mon saoul d'avoir vu trembler. L'esprit a fait des merveilles, et Madame ne doute point à présent que vous ne commandiez à tous les démons.

MADAME JOBIN.

Qu'il faut peu de chose pour duper les gens !

MADemoisELLE DU VERDIÈR.

D'abord que nous sommes entrées dans la chambre pour nous coucher, nous avons fermé la porte en dedans et Madame en a mis la clef sous son chevet. Nous avons cherché partout s'il n'y avait personne caché, et après avoir visité jusqu'au moindre coin, elle m'a fait la déshabiller. C'est alors que la peur a commencé à nous prendre toutes deux. La sienne était double. Elle n'appréhendait pas seulement la vision des démons qui devaient venir la nuit dans sa chambre, elle craignait que l'urne ne se cassât pas. Elle ne s'expliquait pourtant que légèrement sur cette dernière crainte, pour ne pas marquer trop d'empressement de voir mourir son mari. Pour moi je tremblais de manquer mon coup, et cette appréhension me rendait si interdite, qu'elle n'avait garde de s'imaginer que j'avais entrepris de faire l'esprit. Enfin elle se coucha, et voulu que je m'allasse coucher auprès d'elle. Cette nouveauté m'embarrassa ; car j'avais accoutumé de passer la nuit dans un petit lit dressé tous les soirs auprès du sien. Je n'osai pourtant lui résister. La question fut si nous laisserions de la lumière. La lumière nous assurait en quelque façon, mais nous nous disions en même temps que nous mourrions de frayeur en voyant l'esprit, et que ce serait bien assez pour nous de l'entendre. Il fut résolu que je l'éteindrais quand je serais déshabillée. Ma peur cessa par cet ordre. Je fis un noeud coulant à la corde que je tenais prête, et je la passai autour de l'urne en venant me mettre au lit. Rien n'est plus plaisant que la manière dont nous passâmes deux heures, car je crus que pour l'honneur de l'esprit il fallait le faire attendre. Au moindre bruit que Madame croyait avoir entendu, nous voilà perdues, me disait-elle tout bas. Je ne répondais qu'en m'approchant d'elle comme à demi morte ; et enfin la voyant tournée de l'autre côté, je tirai

la corde ; l'urne tomba, et le bruit de cette chute lui fit faire un cri que j'accompagnai d'un long, je suis morte. Elle s'enfonça en même temps dans le lit. J'en fis autant qu'elle, et après une demi-heure de palpitations sans nous rien dire, elle me pria d'aller voir en quel état était l'urne. Je fus longtemps sans le vouloir faire, et n'y consentis avec un tremblement admirable, qu'à la charge qu'elle me tiendrait d'une main du bord de son lit. L'urne était entière. Elle était tombée sur des carreaux et de là sur le tapis de l'alcôve ; mais pour le couvercle, comme il était tombé de plus haut, il était en deux. Hé bien, me demanda-t-elle avec précipitation, notre urne est-elle cassée ? Non, lui répondis-je. Tant pis, répartit-elle fort tristement. Madame, ajoutai-je, le couvercle en est cassé. Nous saurons tantôt ce que cela veut dire, me répliqua-t-elle. Voilà ce qui est arrivé de l'urne. Elle viendra vous trouver ce soir, voyez ce que vous aurez à lui dire.

MADAME JOBIN.

Comme il s'agit d'en être payée, je lui dirai que son mari sera blessé à la tête, et qu'il en mourra.

MADemoiselle du Verdier.

Ne craignez rien pour l'argent. Elle vous tiendra parole. L'affaire de l'urne l'a si fort persuadée que vous faites venir des esprits quand il vous plaît, qu'elle en croirait voir une douzaine toutes les nuits, si elle vous donnait sujet de vous plaindre. Des esprits quand il faut faire payer une dette, sont encor plus diables que des sergents.

MADAME JOBIN.

C'est pourquoi le métier dont je me mêle est admirable.

MADemoiselle du Verdier.

Adieu, je me suis dérobée pour venir ici. Ce soir, le reste.

SCÈNE VIII.

Madame Jobin, Monsieur Gosselin.

MADAME JOBIN.

Maturine.

MONSIEUR GOSSELIN.

Elle était là-bas quand je suis monté.

MADAME JOBIN.

Ah ! C'est vous, mon frère.

MONSIEUR GOSSELIN.

Je viens de parler à mon procureur, il dit que dans trois ou quatre jours il sera temps de solliciter.

MADAME JOBIN.

Je vous promets de vous trouver des amis. Vous ne ferez plus scrupule du secours d'une soeur sorcière ?

MONSIEUR GOSSELIN.

Ne savez-vous pas que je suis devenu moi-même sorcier ? J'aidai hier à faire remuer le corps qui effraya tant votre Marquis.

MADAME JOBIN.

Il faisait le brave, et eut grande peur ; je vois tous les jours de ces braves-là. Ils parlent bien haut quand il ne faut que parler, mais la moindre vision les épouvante.

MONSIEUR GOSSELIN.

Il veut pourtant voir le diable. Croyez-vous qu'il vienne ?

MADAME JOBIN.

Il aura repris du courage depuis hier.

MONSIEUR GOSSELIN.

Après l'avoir vu trembler comme il a fait, je le divertirais bien s'il avait affaire à moi.

MADAME JOBIN.

Hé bien, faites le diable pour lui, je m'en fierai plus volontiers à vous qu'à personne.

MONSIEUR GOSSELIN.

Comment, le diable ?

MADAME JOBIN.

Vous avez la taille merveilleuse pour cela. Un diable ragot ne fait pas la moitié de l'impression que vous ferez. Demeurez toujours ici. Vous gagnerez plus avec moi qu'à être procureur fiscal..

Ragot : Qui est de petite taille ; court et gros. [FC]

MONSIEUR GOSSELIN.

Quitter ma charge de procureur fiscal pour faire le diable ?

MADAME JOBIN.

Allez, ce n'est peut-être pas trop changer d'état.

MONSIEUR GOSSELIN.

Vous m'instruisez quand vous serez seule. Je ne serai point fâché de me réjouir de votre Marquis.

SCÈNE IX.

Madame Jobin, La Giraudière.

MADAME JOBIN.

Monsieur de la Giraudière, me venir voir encor aujourd'hui ?

LA GIRAUDIÈRE.

Madame Jobin, je suis converti. Mes pistolets retrouvés m'ont fait croire tout ce que je ne croyais point de vous, et l'on ne me saurait faire plus de plaisir que de m'en dire du bien.

MADAME JOBIN.

Voilà un grand changement.

LA GIRAUDIÈRE.

Comment diable ! J'apprends tous les jours des choses qui me font voir que vous êtes la plus habile de toutes les femmes. Vous vîtes hier une Languedocienne ?

MADAME JOBIN.

Oui, qui croyait me duper par une histoire d'enlèvement.

LA GIRAUDIERE.

Rien n'est plus surnaturel que d'avoir découvert la tromperie. Avez-vous su qui c'était ?

MADAME JOBIN.

L'esprit que j'allai consulter sur sa fausse histoire, me l'aurait appris si j'eusse voulu ; mais que m'importait de le savoir ?

LA GIRAUDIERE.

C'était la Comtesse d'Astragon.

MADAME JOBIN.

Quoi ? Je lui dis les choses comme son amie, et elle se défie de moi ?

LA GIRAUDIERE.

Elle est bien éloignée de s'en défier, mais un peu de complaisance pour son Amant...

MADAME JOBIN.

Qu'elle l'épouse, je ne lui en parlerai jamais. Je sais pourtant bien ce qui en arrivera.

LA GIRAUDIERE.

Elle est résolue à n'en rien faire ; et pour vous le témoigner, je dois tantôt l'aller prendre pour l'accompagner ici.

MADAME JOBIN.

Qu'a-t-elle à y faire ?

LA GIRAUDIERE.

Elle veut vous demander un secret pour oublier le Marquis.

MADAME JOBIN.

Si elle vient pour cela, je n'ai rien à dire. Il faut la servir.

LA GIRAUDIERE.

Il m'a raillé sur mes pistolets, j'aurai une joie qu'on le puisse chagriner... Mais ma chère Madame Jobin, à présent que me voilà convaincu de ce que vous savez, j'ai aussi quelque chose à vous demander pour moi.

MADAME JOBIN.

Qu'y a-t-il ?

LA GIRAUDIERE.

Je suis un bon gros garçon qui aime la joie. Rien n'y est si contraire que l'attachement, et ce que je voudrais, c'est que vous me donnassiez un secret pour être aimé de toutes les femmes que je trouverais aimables. Naturellement, je suis le plus inconstant de tous les hommes. Ne m'en blâmez point, c'est le moyen de n'avoir jamais à soupirer. À le bien prendre, y a-t-il une vie plus misérable que celle d'un Amant constant ? Pour bien connaître l'amour, il faut aimer tout, les belles et les agréables, les grandes et les petites, les grasses et les maigres, les brunes et les blondes, les enjouées et les tristes ; elles ont toutes quelque chose de différent dans leurs manières d'aimer, et c'est cette différence qui empêchent qu'on ne s'ennuie en aimant.

MADAME JOBIN.

Vous êtes d'assez bon goût.

LA GIRAUDIERE.

J'ai la pratique, et connais les femmes. Il en est qui n'aiment point par fierté, ne voulant pas qu'aucun homme au monde puisse dire qu'il ait de l'avantage sur elles. Il y en a d'insensibles par nature. Il y en a que rien ne peut faire changer, quand elles ont une fois donné leur coeur. D'autres ont des aversions naturelles pour l'Amant ou pour l'amour ; et comme la gloire de se faire aimer de toutes sortes de femmes est d'autant plus grande que la chose est impossible, c'est pour cela que je vous demande un secret.

MADAME JOBIN.

Je ne veux pas vous dire que je n'en ai point ; mais comme je ne puis lui donner une entière force sans conjurer les esprits les plus difficiles à gagner, cela ne se fait pas en un jour, et vous ne vous apercevrez peut-être de plus de six mois que j'aie obtenu pour vous ce que vous m'engagez à demander.

LA GIRAUDIERE.

Mais dans six mois m'assurez-vous que je me ferai aimer de toutes les femmes qui me plairont ?

MADAME JOBIN.

Je vous en assure, et même dès aujourd'hui je pourrais vous faire voir quelques-unes dont vous voulez être aimé.

LA GIRAUDIERE.

Et je vous en prie.

MADAME JOBIN.

Ce qui m'embarrasse, c'est que les esprits qu'il faut que j'emploie sont commis à la garde d'un trésor, où ils voudront peut-être que vous mettiez quelque grande somme.

LA GIRAUDIERE.

Si soixante ou quatre-vingt louis que j'ai dans ma bourse les accommodent, ils sont à eux.

MADAME JOBIN.

S'ils n'y songent point, à la bonne heure. Je voudrais ne vous faire rien coûter.

LA GIRAUDIERE.

Vous vos moquez, j'ai du bien, et on me voit faire une assez belle dépense pour mes plaisirs. Travaillez pour moi, je n'aurai point de regret à ma bourse.

MADAME JOBIN.

Vous verrez des choses qui vous surprendront ; mais comme elles ne seront pas tout à fait terribles, je crois que vous aurez le coeur assez ferme...

LA GIRAUDIERE.

C'est mon affaire ; si je m'effraie, tant pis pour moi.

MADAME JOBIN.

Demeurez ici. J'entre là-dedans pour faire une première conjuration, où je ne reçois jamais personne. Je reviens dans un moment.

LA GIRAUDIERE, seul.

Après avoir traité si longtemps de dupes, tous ceux qui voyaient Madame Jobin, me rendrais-je bien moi-même sa dupe ? L'argent demandé pour ses diables du trésor, me fait craindre quelque tour d'adresse. Il faut voir, ne fût-ce que par curiosité. Mes pistolets, et la fausse Languedocienne découverte, font des choses qui doivent me persuader. J'ai de bons yeux quitte à ne me vanter de rien, si elle me trompe.

MADAME JOBIN.

J'ai fait l'invocation la plus nécessaire, et l'obscurité va régner ici.

Une nuit paraît.

LA GIRAUDIERE.

Qu'est-ce ci ?

MADAME JOBIN.

Vous avez peur ?

LA GIRAUDIERE.

Point du tout. Mais je ne serais pas fâché de voir clair.

MADAME JOBIN.

Voici la lune. Comme elle nous prête sa clarté pour tous nos mystères, il faut qu'elle la continue ici, pendant que je vais conjurer l'enfer de faire paraître le bouc.

LA GIRAUDIERE, voyant paraître une figure de bouc.

Je sais qu'il est en vénération parmi vous.

MADAME JOBIN.

C'est assez qu'il ait paru. Vous allez voir cinq ou six du nombre des Belles qui vous aimeront.

Elle prononce un mot inconnu, et il passe une figure de Caprice.
Ce n'est pas là ce que je demande.

Un démon paraît avec une bourse ouverte.

Vous voyez pourquoi ils se font prier. Je voulais vous épargner votre argent, mais...

LA GIRAUDIERE.

Cette bourse ouverte est un langage significatif. Vous savez que je leur avais destiné la mienne. La voilà.

MADAME JOBIN.

Donnez, ils ne la prendraient pas de votre main.

Une autre figure paraît ici ayant une épée à ses pieds.
Par l'épée que celui-ci vous montre sous ses pieds, il vous avertit d'ôter la vôtre. J'avais oublié de vous dire qu'on ne paraît jamais devant eux l'épée au côté.

LA GIRAUDIERE.

Ôter mon épée ? Ce genre de respect est assez nouveau.

MADAME JOBIN.

Donnez-la-moi, je vous en rendrai bon compte.

LA GIRAUDIERE.

Volontiers ; aussi bien elle me serait assez inutile contre les esprits. Sont-ils contents ?

MADAME JOBIN.

Oui, et vous allez voir quelques Maîtresses que vous aurez. Les figures qui les suivront vous en feront si clairement connaître l'humeur, que je n'aurai rien à vous en dire. Regardez.

Plusieurs figures de femmes paraissent ici l'une après l'autre.

LA GIRAUDIERE.

Voilà une belle femme et qui ne manque pas d'embonpoint. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, la table qui vient après est bien garnie. Cela marque que la bonne chère ne lui déplaît pas. Tant mieux, nous ferons de bons repas ensemble. Cette autre assez belle, quoiqu'un peu maigre, ne se trouverait pas mal de ce que la première a de trop. Elle doit être d'un tempérament colère. Ce lion le marque.

MADAME JOBIN.

Je vous avais bien dit que vous pourriez vous instruire par vous-même.

LA GIRAUDIERE.

Que je suis charmé de cette brune ! Je pense que je serai un peu moins inconstant pour elle que pour les autres. L'Amour qui la suit fait voir qu'elle saura bien aimer. C'est l'ordinaire des brunes, elles aiment presque toujours fortement. En voici une que je crois délicieuse. Elle est toute jeune. Les fleurs lui plaisent. Il faudra lui envoyer des bouquets. Que d'instruments ! Je vois bien que la musique est son charme. Tant mieux, j'aime l'Opéra ; nous irons souvent ensemble.

MADAME JOBIN.

Et cette blonde ? Qu'en dites-vous ?

LA GIRAUDIERE.

Elle est d'une beauté surprenante. Que j'aurai de joie de m'en voir aimé ! Mais ce ne sera pas pour longtemps ; ce moulin à vent me la peint légère.

MADAME JOBIN.

Ce caractère vous fait-il peur ?

LA GIRAUDIERE.

Pas tout à fait. Rien n'est fâcheux à un inconstant.

MADAME JOBIN.

Mon génie qui paraît, m'avertit qu'il n'y a plus rien à savoir pour moi d'aujourd'hui. Voilà votre épée que je vous rends.

LA GIRAUDIERE.

J'ai vu d'agréables apparitions, car je ne crois pas que vous prétendiez me faire passer cela pour autre chose.

MADAME JOBIN.

Êtes-vous content ?

LA GIRAUDIERE.

Je suis tout plein de ce qui a passé devant moi. Adieu, je vais dire encor merveilles de vous à notre Comtesse. Je vous l'amène tantôt.

MADAME JOBIN, seule.

La Dame jalouse n'a qu'à me compter ses trois cents louis. Tout me favorise dans ce que j'ai entrepris pour elle. Le Marquis épouvanté, la Comtesse résolue à l'oublier, et la Giraudière entêté de mon savoir ! Qui en aurait tant espéré tout à la fois ? Je suis fort trompée si le Marquis a l'assurance de revenir. Mais n'importe. Ne laissons pas de tenir le diable tout prêt.

ACTE V

SCÈNE I.

Madame Jobin, du Clos.

MADAME JOBIN.

Puisque la Dame n'attend que vous pour venir ici, vous n'avez qu'à lui aller dire que je suis seule. Si quelqu'un me vient trouver pendant ce temps-là, vous le ferez attendre un moment dans une autre chambre. Rien ne manquera, Maturine est avertie de ce qu'il faut faire, et tout ira comme il faut.

DU CLOS.

Vous serez payée largement. C'est une femme qui s'effraie de rien, et qui croira ce que nous voudrons dès la moindre chose qui l'étonnera.

MADAME JOBIN.

Allez donc vite, et me l'amenez. Le marquis, tout tremblant qu'il a été du corps par morceaux, pourrait revenir, et s'il revenait, je serais bien aise de vous avoir.

DU CLOS.

N'avez-vous pas un diable tout prêt ?

MADAME JOBIN.

D'accord, mais il n'en sera que mieux que vous ayez l'oeil à tout. Ce que je trouve plaisant, c'est que notre procureur fiscal qui criait si haut d'avoir une Soeur sorcière, prend goût à notre magie, et semble ne demander pas mieux que de venir lui-même sorcier.

DU CLOS.

Mais ne hasardez-vous rien à vouloir pousser le Marquis à bout ? Il a intérêt à détromper la Comtesse, et cet intérêt le peut rendre plus hardi qu'un autre.

MADAME JOBIN.

Je l'ai éprouvé. Il s'agit de cent pistoles qu'il doit me donner, et cent pistoles ne se gagnent pas tous les jours. La peur le prit hier, et le prendra encor aujourd'hui ; mais quand il s'aviserait de faire le brave, nous ne risquons rien. Notre diable est un des plus grands qu'on eût pu choisir, et si le Marquis veut mettre l'épée à la main, il se jettera sur lui, et n'aura pas de peine à le désarmer.

DU CLOS.

Faites-lui ôter l'épée avant que le diable se montre à lui.

MADAME JOBIN.

C'est une précaution que j'ai eu pour les esprits qui ont ébloui la Giraudière ; mais si je l'avais avec le Marquis, je craindrais de lui donner du soupçon et de l'enhardir. Mais mettons la chose au pis. Quand notre diable serait découvert, qu'arriverait-il ? Le Marquis aurait beau le publier, je nierais tout ce qu'il dit contre moi, et je suis fort assurée que la Comtesse me croirait plutôt que lui.

DU CLOS.

Cela est certain, ou bien il faudrait qu'elle eût vu elle-même la tromperie. Mais je vois entrer une assez plaisante figure d'homme. Parlez-lui tandis que je vous amène la Dame.

SCÈNE II.

Monsieur de Troufignac, Madame Jobin.

MADAME JOBIN.

Que demandez-vous, Monsieur ?

MONSIEUR DE TROUFIGNAC.

Madame Jobin.

MADAME JOBIN.

C'est moi qui suis Madame Jobin.

MONSIEUR DE TROUFIGNAC.

Je viens à vous bien déconforté.

MADAME JOBIN.

Je remédie à bien des malheurs.

MONSIEUR DE TROUFIGNAC.

On me l'a dit. Voyez-vous, je suis noble de bien des races dans le Périgord ; mais c'est que je me suis marié depuis un an. J'avais pris pour rien la fille d'un vieux procureur du bourg qui est bien gentille, afin qu'elle fit tout comme je l'entendrais, et quand ç'a été fait, elle m'a dit qu'elle ne m'avait pris que pour faire bonne chère, et se divertir. Elle va à la chasse, et tire un fusil des plus hardiment.

MADAME JOBIN.

Il n'y a pas de mal à cela.

MONSIEUR DE TROUFIGNAC.

Non, mais elle a été à la chasse de quelques pistoles que j'avais eu bien de la peine à amasser, et elle m'en a emporté un bon sac tout plein. J'ai fait aller après elle. On l'a vue sur le chemin de Paris habillée en homme. J'y suis venu, et je la vis dans les rues il y a deux jours avec un juste-au-corps et des plumes. Je mis vite ma casaque sur mon nez, afin qu'elle ne me vît pas. Je la voulais suivre, mais il vint tant de carrosses à la traverse, que je ne la vis plus.

MADAME JOBIN.

Vous l'eussiez arrêtée sans les carrosses ?

MONSIEUR DE TROUFIGNAC.

Je n'eusse eu garde. Elle eût mis l'épée à la main tout comme un homme.

MADAME JOBIN.

C'est à dire que vous craignez d'en être battu ?

MONSIEUR DE TROUFIGNAC.

Non pas, mais je voudrais bien que les choses se fissent avec douceur. Or ne pourriez-vous pas bien la faire venir chez vous par quelque charme, et lui en donner un autre après cela, afin qu'elle pût m'aimer ?

MADAME JOBIN.

Pour la faire venir chez moi, quand elle serait même dans le fond du Périgord, je le ferai très facilement. Mais il faut bien de la cérémonie à changer le coeur des femmes, et j'ai besoin de temps pour cela.

MONSIEUR DE TROUFIGNAC.

J'aurai patience.

MADAME JOBIN.

Puisque cela est, donnez-moi sept pièces d'or pour les offrir à l'esprit qui m'amènera votre femme.

MONSIEUR DE TROUFIGNAC.

Sept pièces ! Ne serait-ce point assez de quatre ?

MADAME JOBIN.

Est-ce que vous ne savez pas que le nombre de pièces est mystérieux ?

MONSIEUR DE TROUFIGNAC.

Je n'y pensais pas. Faites donc bien, voilà les sept pièces.

MADAME JOBIN.

Pour montrer que vous consentez au charme, soufflez trois fois là-dessus. Plus fort. Encor plus fort. Revenez dans quatre jours. Je vous dirai en quel état seront vos affaires, et quand j'aurai fait venir votre femme, je lui ferai avaler d'un certain breuvage...

MONSIEUR DE TROUFIGNAC.

Faites-lui en avaler en quantité, j'en ai bon besoin.

MADAME JOBIN.

Je connaîtrai ce qu'il lui en faut.

Seule.

C'est autant de pris. Quand il reviendra, j'inventerai quelque conte qui l'obligera peut-être à ouvrir encor sa bourse. Combien de sots me rendent savante en dépit de moi !

MONSIEUR DE TROUFIGNAC, revenant.

Ah Madame !

MADAME JOBIN.

Qu'est-ce ?

MONSIEUR DE TROUFIGNAC.

Que vous êtes habile ! Le charme que vous venez de faire a opéré. J'ai aperçu ma femme là-bas, qui parle à votre servante.

MADAME JOBIN.

J'étais bien certaine qu'elle viendrait ; mais il ne faut pas vous laisser voir, cela détruirait le charme.

MONSIEUR DE TROUFIGNAC.

Je serais bien fâché qu'elle m'eût vu.

MADAME JOBIN.

Holà. Conduisez Monsieur, et le faites sortir par la porte de derrière.

Seule.

Le hasard fait des merveilles pour moi. S'il continue à me favoriser autant qu'il fait depuis quelque temps, je n'aurai plus besoin d'espions.

SCÈNE III.

Madame de Troufignac, Madame Jobin.

MADAME DE TROUFIGNAC.

De la manière qu'on m'a peint Madame Jobin, ce doit être elle que je trouve ici.

MADAME JOBIN.

Vous la voyez elle-même.

MADAME DE TROUFIGNAC.

J'ai de grandes choses à vous demander.

MADAME JOBIN.

Que refuse-t-on à un aussi beau Cavalier que vous ?

MADAME DE TROUFIGNAC.

Je ne sais si vous prétendez railler ; mais de vous à moi, j'ai quelques bonnes fortunes, et de la nature de celles dont beaucoup de gens se tiendraient heureux.

MADAME JOBIN.

Je ne doute pas que vous n'en sachiez profiter.

MADAME DE TROUFIGNAC.

J'en profite ; mais ce n'est pas tout à fait comme je voudrais. Il y a un petit obstacle, et je viens voir si vous le pourrez lever.

MADAME JOBIN.

Ce que vous me dites est bien général.

MADAME DE TROUFIGNAC.

Voici le particulier. Je vois les Belles ; il y a rien en cela de surprenant à mon âge. Entre quatre ou cinq dont je ne suis pas haï, il y en a une, maîtresse d'elle, et riche, dit-on de cent mille écus.

MADAME JOBIN.

J'entends. Vous auriez besoin d'un charme pour la faire consentir à vous épouser.

MADAME DE TROUFIGNAC.

Elle ne demanderait peut-être pas mieux non plus que moi. Elle est belle, a de l'esprit, et nous paraissions assez le fait l'un de l'autre ; mais...

MADAME JOBIN.

He bien ?

MADAME DE TROUFIGNAC.

C'est là le diable. Si vous devinez ce mais, je croirai que ce que je voudrais qui fût fait pour moi, n'est pas impossible. Voici ma main.

MADAME JOBIN.

Les connaissances qu'on a par là sont trop imparfaites. J'apprendrai plus en faisant votre figure. Il faut me dire en quel jour vous êtes né.

MADAME DE TROUFIGNAC.

Le quinzième de novembre.

MADAME JOBIN feignant de tracer des figures sur ses Tablettes.

La première lettre de votre nom ?

MADAME DE TROUFIGNAC.

Un C.

MADAME JOBIN.

De votre surnom ?

MADAME DE TROUFIGNAC.

Une S.

MADAME JOBIN.

Mon beau Cavalier, de quelque belle que vous soyez amoureux, venez à moi, il n'y a point de faveurs que je ne vous en fasse obtenir.

MADAME DE TROUFIGNAC.

Et par quel secret ?

MADAME JOBIN.

Les cent mille écus ne sont point pour vous, vous êtes femme.

MADAME DE TROUFIGNAC.

J'aime assez cela. Parce que je n'ai encor que du poil follet, je suis femme. En est-ce là l'air ? Voyez ce chapeau, cette manière de tirer l'épée.

MADAME JOBIN.

Vous êtes la meilleure grâce du monde à tout cela ; mais vous êtes femme.

MADAME DE TROUFIGNAC.

Votre figure n'a pas bien été.

MADAME JOBIN, continuant à tracer quelque figure sur ses Tablettes.

Je vous en dirai davantage en l'achevant. Vous êtes mariée depuis un an. L'homme que vous avez épousé est fort campagnard. Vous ne l'aimez point, quoiqu'il vous ait prise pour rien. Il ne sait ce que vous êtes devenue, et vous lui avez emporté tout ce que vous avez pu d'argent.

MADAME DE TROUFIGNAC.

Voilà ce qu'il faut que le diable vous ait révélé ; car sans nulle exception, personne ne sait rien ici de mes affaires. Je loge chez une bonne Dame qui me fait passer pour son neveu. Je lui ai seulement découvert que j'étais fille ; mais tout le reste lui est inconnu.

MADAME JOBIN.

Êtes-vous content sur votre mais ?

MADAME DE TROUFIGNAC.

Je tombe des nues, je vous le confesse. Je ne m'étonne plus si tant de gens vous mettent si haut. Ils me vont avoir de leur parti. Que de merveilles je dirai de vous !

MADAME JOBIN.

Je fais des choses qui méritent un peu plus d'étonnement que de vous avoir dit des bagatelles.

MADAME DE TROUFIGNAC.

Je crois que vous pouvez tout, Madame Jobin, Faites-moi homme.

MADAME JOBIN.

Que je vous fasse homme ?

MADAME DE TROUFIGNAC.

Vous en viendrez à bout, si vous le voulez. Je vous paierai bien.

MADAME JOBIN.

Les cent mille écus vous touchent le coeur ?

MADAME DE TROUFIGNAC.

Je hais mon mal bâti de mari, et si j'étais homme, j'en serais défaite. D'un autre côté il me semble que je ne ferais point mal mes affaires auprès des Belles. Je ne sais si cet habit me rend plus hardi à leur en conter, mais elles m'écoutent avec assez de plaisir, et j'enrage de me voir tous les jours en si beau chemin pour demeurer court. La condition des femmes est trop malheureuse. La cape et l'épée, et faites-moi homme. Aussi bien je n'ai pas envie d'en quitter l'habit.

MADAME JOBIN.

Je vous écoute pour rire avec vous, car vous êtes trop éclairée pour me parler sérieusement.

MADAME DE TROUFIGNAC.

C'est de mon plus grand sérieux, et je vous jure que de tout mon coeur je voudrais devenir homme.

MADAME JOBIN.

Je n'en doute pas. Il y en a bien d'autres qui le voudraient comme vous. Que je serais riche avec un pareil secret !

MADAME DE TROUFIGNAC.

Puisque vous avez découvert ce qui n'est ici à la connaissance de qui que ce soit, rien ne vous saurait être impossible. Je suis enchantée de votre science.

MADAME JOBIN.

Quand vous voudrez l'employer pour apaiser la colère de votre mari...

MADAME DE TROUFIGNAC.

Il enrage plus d'avoir perdu ses pistoles que sa femme.

MADAME JOBIN.

Écoutez. Vous n'avez point de meilleur parti à prendre que de vous remettre bien avec lui. Ferez-vous toujours la libertine ! Si vous lui voulez donner plus de satisfaction que vous n'avez fait, j'ai une poudre qui le rendra plus amoureux de vous que jamais.

MADAME DE TROUFIGNAC.

Je ne manque point encor d'argent. Quand cela sera, nous en parlerons. Jusques-là je me servirai des privilèges de cet habit, il me fait mener la vie du monde la plus agréable, et je n'y renoncerai qu'à l'extrémité. Adieu, Madame Jobin, je ne vous donne rien aujourd'hui, nous nous reverrons plus d'une fois.

MADAME JOBIN.

Adieu mon beau cavalier. Prenez garde à ne vous point trop risquer avec les Belles. Il y a des pas dangereux pour vous.

MADAME DE TROUFIGNAC.

On se tire de tout quand on n'est point bête.

MADAME JOBIN, seule.

Voilà une des plus plaisantes rencontres que j'aie encor eue depuis que je me mêle de deviner. Le mari et la femme dans le même temps !

SCÈNE IV.

Du Clos, Madame de Clerimont, Madame Jobin.

DU CLOS.

Entrez, Madame.

MADAME DE CLERIMONT.

Non, je ne veux point entrer, et je me repens bien d'être venue jusques ici. Ah ! Ah !

DU CLOS.

Qu'avez-vous ?

MADAME DE CLERIMONT.

J'ai cru voir un démon tout noir derrière moi, et c'était l'ombre de ce gentilhomme qui descend.

DU CLOS.

Remettez-vous. Voilà Madame Jobin.

MADAME DE CLERIMONT.

Ah ! Ah ! Eh, Monsieur, priez-là de n'approcher pas si près de moi.

DU CLOS.

Je me mettrai entre vous et elle. Qu'avez-vous à craindre ?

MADAME DE CLERIMONT.

Ses regards m'effrayent. Qu'ils sont horribles !

DU CLOS.

C'est une imagination. Elle les a tournés comme une autre.

À Madame Jobin.

J'ai dit à Madame que j'étais de vos amis, et que je vous prierais d'employer toute votre science pour lui apprendre ce qu'elle veut savoir de vous.

MADAME JOBIN.

Quand vous ne l'amèneriez pas, son mérite m'obligerait à n'épargner rien pour la satisfaire.

MADAME DE CLERIMONT.

Voilà qui est bien honnête.

DU CLOS, à Madame Jobin.

De votre mieux pour elle, je vous en conjure. C'est une femme intrépide, et qui n'aura point de peur, quoi que vous lui fassiez voir de surprenant.

MADAME DE CLERIMONT, bas.

Que dites-vous, Monsieur ?

DU CLOS.

Je dis que vous soutiendriez la vue des choses les plus effroyables. Ne montrez pas de crainte. Vous seriez perdue.

MADAME JOBIN.

Je vois bien. Madame a l'air d'une femme fort assurée.

MADAME DE CLERIMONT.

Il est vrai. Je n'ai jamais peur de rien.

Bas à du Clos.

Comme elle devine tout, Elle saura que je ne dis pas vrai.

DU CLOS.

Elle ne devine que les choses qu'on lui demande.

MADAME JOBIN.

Il faut, Madame, que vous me disiez vous-même ce que vous souhaitez de moi. N'ayez point de honte, je sais les secrets de bien d'autres.

MADAME DE CLERIMONT.

J'aime. Ah !

MADAME JOBIN.

Voilà bien de quoi. Et qui est-ce qui n'aime pas ? Si vous saviez comme moi combien de gens sont attaqués de ce mal, vous seriez bien étonnée.

MADAME DE CLERIMONT.

J'ai cru longtemps qu'on m'aimait, mais depuis un mois j'ai quelque soupçon qu'on me sacrifie à une rivale. On prend toutes les précautions imaginables pour m'empêcher de le découvrir, et pour me persuader qu'on m'aime toujours.

DU CLOS, à Madame Jobin.

Il vous faut tout dire. C'est que Madame a extrêmement du bien, et comme elle sait qu'il est de l'honnêteté quand on aime que celui qui en a le plus en donne à celui qui en a le moins, elle entretient un carrosse à son Amant, et lui donne de quoi paraître.

MADAME JOBIN.

Cela est d'une Dame généreuse.

MADAME DE CLERIMONT.

Oui, mais je ne voudrais pas lui donner de quoi plaire à mes dépens, et si je savais qu'il me trompât, je lui retrancherais tout net le quartier que je lui dois.

MADAME JOBIN.

Il serait bien juste.

MADAME DE CLERIMONT.

Mais aussi je serais fâchée de me brouiller avec lui, s'il était vrai qu'il n'aimât que moi.

MADAME JOBIN.

L'affaire est fort délicate, et vous faites bien de chercher à vous éclaircir ; car autrement, ou vous servirez de risée à votre rivale, ou vous perdrez votre Amant en vous brouillant avec lui.

MADAME DE CLERIMONT.

C'est raisonner juste.

DU CLOS, montrant Madame Jobin.

Madame est une femme de bon sens.

MADAME JOBIN.

Je vais tout à l'heure vous faire dire la vérité.

MADAME DE CLERIMONT.

Et par qui ? Ah je suis perdue, elle va faire entrer quelque démon. Je m'en vais sortir.

DU CLOS.

Gardez-vous en bien. Il vous tordrait le cou à la porte.

MADAME JOBIN.

Qu'avez-vous, Madame ?

MADAME DE CLERIMONT.

Je me trouve mal, et je reviendrai une autre fois.

MADAME JOBIN.

Il faut que je vous délasse. Vous êtes peut-être trop serrée dans votre corps.

**MADAME DE CLERIMONT faisant signe que
Madame Jobin n'approche pas.**

Eh non. Ah !

DU CLOS, à Madame Jobin.

N'approchez pas de Madame, elle est si délicate qu'on ne la peut toucher sans qu'on la blesse.

MADAME JOBIN.

Je vois ce que c'est, Madame a peur ; mais qu'elle ne craigne rien. Au lieu de mes apparitions ordinaires, je vais seulement faire venir la tête de l'idole d'Abelanecus qui a tant parlé autrefois, et qui lui dira ce qu'elle a envie de savoir.

MADAME DE CLERIMONT.

La tête d'Abelanecus. Une tête !

MADAME JOBIN.

Après qu'elle aura parlé, vous n'aurez à douter de rien.

MADAME DE CLERIMONT.

Elle parlera ?

MADAME JOBIN.

Elle parlera.

MADAME DE CLERIMONT.

Et je l'entendrai ?

MADAME JOBIN.

Et vous l'entendrez.

MADAME DE CLERIMONT.

Non assurément je ne l'entendrai point, car je sors d'ici tout à l'heure. Je n'ai plus ni curiosité, ni amour, et je m'en vais vous payer pour m'avoir guérie de tous ces maux-là.

MADAME JOBIN.

Hé Madame, quand on est une fois entrée ici, on n'en sort pas comme vous pensez.

DU CLOS.

Qu'allez-vous faire ? Vous êtes perdue. Des esprits invisibles sont répandus ici tout autour, et si vous faites affront à tout leur corps en sortant avant qu'avoir eu réponse d'Abelanecus, ils se montreront peut-être avec leurs ongles crochus, et je ne sais pas ce qui en sera.

MADAME DE CLERIMONT.

Quoi, il faut que j'entende parler le diable ?

MADAME JOBIN.

Bien des gens voudraient le voir, qui n'ont encore pu y réussir.

MADAME DE CLERIMONT.

Ils n'ont qu'à venir chez vous.

MADAME JOBIN.

On y vient quelque fois inutilement. Il ne parle pas pour tout le monde, et il faut bien qu'il vous aime.

MADAME DE CLERIMONT.

Comment, Madame ? Le diable m'aime ? Je ne veux point être aimée du diable.

DU CLOS.

Faut-il le dire si haut ? Tout le monde n'a pas son amitié. S'il va se fâcher, où en êtes-vous ?

MADAME JOBIN, à du Clos.

Que vous dit Madame ?

DU CLOS.

Qu'elle a beaucoup d'obligation au diable.

MADAME JOBIN.

Croyez, Madame, qu'il vous servira. Je vais moi-même quérir la tête qui doit parler ; car elle ne souffrirait pas qu'un autre que moi l'apportât ici. Je vous avertis qu'il ne faut pas que vous ayez peur. Je ne répondrais pas de votre personne.

Elle sort.

MADAME DE CLERIMONT.

Où m'avez-vous amené ? Je suis à demi morte. Quelle peine de trembler sans qu'il soit permis d'avoir peur ! Comment faut-il faire ?

DU CLOS.

Songez au plaisir que vous aurez de savoir la vérité, et de ne point passer pour dupe. Quand vous aurez entendu la tête, vous serez certaine de ce qu'il faudra faire.

MADAME DE CLERIMONT.

Oui, la question est de l'entendre sans avoir peur, et c'est ce que je ne ferai jamais. Ah, ah, ah.

Madame Jobin rentre, et on apporte une table sur laquelle la tête est posée.

DU CLOS.

Eh, Madame, ne vous couvrez point les yeux. Le diable n'est pas si horrible que vous croyez.

DU CLOS.

Approchez, Madame, voici la tête en état de vous parler.

MADAME DE CLERIMONT.

Qu'elle parle, je l'entendrai bien d'ici.

MADAME JOBIN.

Si vous pouviez vous résoudre à la caresser, elle en parlerait bien plus volontiers.

MADAME DE CLERIMONT.

La caresser ! Je ne le ferais pas pour tout l'or du monde.

DU CLOS.

Je m'en vais la caresser pour vous moi. Comme elle aise ! Regardez, Madame.

La tête se tourne d'elle-même à droite et à gauche.

**MADAME DE CLERIMONT tirant à moitié sa main
de dessus ses yeux.**

Je n'oserais. Ah ! Ah ! Mais pourquoi tant craindre ?
C'est peut-être quelque vision.

MADAME JOBIN.

Une vision ! Vous croyez donc que je vous trompe ? Il
faut que vous en soyez éclaircie.

Elle marmotte ici quelques mots.

LA TÊTE.

Je t'ordonne de me venir toucher pour voir si c'est une
vision.

MADAME DE CLERIMONT.

Je suis perdue. Où me sauver ? Que ferai-je ?

DU CLOS, à Madame de Clerimont.

Madame, pourquoi avez-vous parlé de vision ? Vous
vous êtes attirée cela.

MADAME DE CLERIMONT.

Je n'en puis plus.

MADAME JOBIN.

Ne tardez pas tant à l'aller toucher ; elle pourrait s'élancer
sur vous, et vous en porteriez de terribles marques.

DU CLOS.

Venez, Madame, et de bonne grâce.

MADAME DE CLERIMONT.

Il m'est impossible de faire un pas.

DU CLOS.

Un peu de courage, je vous aiderai.

MADAME DE CLERIMONT.

Allons donc, puisqu'il n'y a pas moyen de m'en dispenser.

Elle s'arrête après s'être un peu rapprochée et dit.

Il n'est pas nécessaire d'approcher plus près. C'est une
tête effective. Et je ne vois que trop bien qu'il n'y a point
de vision.

MADAME JOBIN.

Ce n'est pas assez, il faut la toucher.

MADAME DE CLERIMONT.

La toucher !

DU CLOS.

Souvenez-vous qu'il ne faut pas avoir peur.

MADAME DE CLERIMONT.

Eh, le moyen de n'en pas avoir ?

DU CLOS.

N'en témoignez rien, du moins.

La Dame étant proche de la table, la tête remue les yeux. La Dame fait un grand cri et recule, du Clos la retient.

MADAME DE CLERIMONT.

Ah ! Le mouvement de ses yeux m'a toute effrayée.

DU CLOS.

Allons, faites un effort.

MADAME JOBIN.

Mettez la main dessus, il ne vous en arrivera aucun mal.

La Dame avance la main, la retire, touche enfin la tête, et fait deux pas en arrière avec précipitation.

MADAME JOBIN.

Ne reculez pas plus loin. Vous l'avez touchée. Demandez-lui présentement ce qu'il vous plaira.

MADAME DE CLERIMONT.

Quoi, il faut que je l'interroge moi-même ?

MADAME JOBIN.

C'est votre affaire, et non pas la mienne.

MADAME DE CLERIMONT.

Comment faire conversation avec une tête ?

DU CLOS.

Allons, Madame, parlez vite, afin que nous sortions d'ici.

MADAME DE CLERIMONT.

Faut-il faire un compliment ?

MADAME JOBIN.

Non, il faut la tutoyer.

MADAME DE CLERIMONT.

Dis-moi... Je n'achèverai jamais.

DU CLOS.

Voulez-vous sortir sans avoir rien su ?

MADAME DE CLERIMONT.

Un petit moment, que je me rassure. Dis-moi, Madame la tête, si je suis toujours aimée de Monsieur du Mont.

LA TÊTE.

Oui.

MADAME DE CLERIMONT.

Aime-t-il Madame de la Jublinière ?

LA TÊTE.

Non.

MADAME DE CLERIMONT.

Et ne va-t-il pas chez elle ?

LA TÊTE.

Quelquefois, mais c'est seulement pour obliger un ami.

MADAME DE CLERIMONT, avec précipitation.

Je n'en veux pas savoir davantage. Tenez, Madame, voilà ma bourse. Adieu, je suis toute hors de moi-même.

À du Clos.

Ne me quittez pas, Monsieur, que vous ne m'ayez remise chez moi.

MADAME JOBIN, seule.

Pourvu que la bourse vienne, il importe peu comment. Quelle folle avec sa peur ! Ôtez tout cela.

PICARD.

Madame, ce Monsieur d'hier qui vous avait dit qu'il viendrait, le voilà qui monte.

MADAME JOBIN.

Ôtez promptement, et qu'on se tienne prêt là-dedans pour faire ce que j'ai dit quand on m'entendra parler.

Seule.

Voici un coup de partie. Il faut, s'il se peut, en bien sortir.

SCÈNE V.

Madame Jobin, Le Marquis, Gosselin déguisé en diable.

LE MARQUIS.

Je ne sais ce que vous avez fait à une Dame qui sort d'ici, mais, je l'ai trouvée toute éperdue sur votre escalier, et si son conducteur ne la soutenait, elle aurait peine à gagner la porte.

MADAME JOBIN.

Elle a été curieuse, et il a fallu la satisfaire.

LE MARQUIS.

J'avoue qu'on a besoin de fermeté avec vous.

MADAME JOBIN.

Il faut que vous en ayez fait provision, puisque vous vous hasardez à revenir.

LE MARQUIS.

Vous m'avez si fortement répondu que ma vie ne courrait aucun danger, que je reviens sur votre parole.

MADAME JOBIN.

Oui, mais il est certain que vous aurez peur. Songez-y bien pendant qu'il est temps.

LE MARQUIS.

Il faut que je vous confesse la vérité. Je fus un peu effrayé de ce qui parut hier devant moi. Vous le remarquâtes, et la honte qui m'est demeurée de ma faiblesse me fait chercher à la réparer.

MADAME JOBIN.

Vous ne serez peut-être pas plus ferme aujourd'hui que vous ne fûtes hier. La vue du diable est plus terrible qu'un corps par morceaux.

LE MARQUIS.

J'ai promis de vous donner cent pistoles si vous pouviez me le faire voir, je vous les apporte. Si je tremble, j'aurai au moins l'avantage d'avoir vu ce que mille gens sont persuadés qu'on ne saurait voir.

MADAME JOBIN.

Si vous m'en croyez, gardez votre bourse. Vous voyez que je ne suis pas intéressée.

LE MARQUIS.

Est-ce que vous ne pouvez me tenir parole ?

MADAME JOBIN.

Je ne le puis ? Moi ?

Elle fait des cercles et dit quelques paroles.

Donnez votre argent. On ne fait pas venir le diable pour rien.

LE MARQUIS.

Cela est fort juste. Prenez.

MADAME JOBIN.

Vous allez voir un des plus redoutables démons de tout l'enfer. Ne lui marquez pas de peur.

LE MARQUIS.

Je ferai ce qui me sera possible pour n'en point avoir.

MADAME JOBIN.

Regardez ce mur. Est-il naturel, bon, dur, et bien fait ?

LE MARQUIS.

Il a toutes les qualités d'un bon mur, Mais pourquoi me le faire regarder ?

MADAME JOBIN.

C'est par là que je diable va sortir, sans qu'il y fasse la moindre ouverture.

LE MARQUIS.

J'ai peine à le croire.

MADAME JOBIN.

Allons, Madian, par tout le pouvoir que j'ai sur vous, faites ce que je vous dirai. Montrez-vous.

Monsieur Gosselin commence à paraître vêtu en diable.

LE MARQUIS.

Ah ! Que vois-je là ?

MADAME JOBIN.

Quoi, vous détournez lez yeux ? Si vous voulez, nous finirons là.

LE MARQUIS.

Non, quand j'en devrais mourir de frayeur, je veux voir ce qu'il deviendra.

MADAME JOBIN.

Je le retenais afin qu'il ne pût avancer vers vous. Ici Madian, je vous l'ordonne. Vous reculez dès le premier pas qu'il fait ? J'ai pitié de vous, je m'en vais lui commander de disparaître.

**LE MARQUIS, arrêtant Monsieur Gosselin et lui
présentant le pistolet.**

Parle ou je te tue. Qui es-tu ?

MADAME JOBIN.

Qu'osez-vous faire ? Vous êtes perdu.

LE MARQUIS.

Je me connais mieux en diable que vous. Parle, te dis-je, ou bien tu es mort.

MADAME JOBIN.

Il sort des éclairs des deux côtés de la trappe.

Vous allez périr.

LE MARQUIS.

Votre enfer ridicule ni tous vos éclairs ne m'étonnent pas. Si tu ne parles, c'est fait de toi.

MONSIEUR GOSSELIN.

Quartier, Monsieur, je suis un bon diable.

LE MARQUIS.

Ah fourbe de Jobin, je savais bien que je viendrais à bout de t'attraper. Il faut dire la vérité autrement.

MADAME JOBIN.

Laissez-le aller, Monsieur, vous serez content de moi.

LE MARQUIS.

Non, je ne le laisse point échapper que je ne sois éclairci de tout. Veux-tu parler ? Je tuerai le diable.

MONSIEUR GOSSELIN.

Eh, Monsieur, je ne suis qu'un pauvre procureur fiscal. Que gagneriez-vous à me tuer ?

LE MARQUIS.

Le diable un procureur fiscal !

MADAME JOBIN.

Ne faites point de vacarme, je vous en prie. On m'a payée pour empêcher votre mariage, voilà pourquoi je cherchais à vous tromper.

SCÈNE VI.

**La Comtesse, Le Marquis, La Giraudière,
Monsieur Gosselin, Madame Jobin.**

LA COMTESSE.

Ah, ah, Madame Jobin, vous trompiez Monsieur le Marquis. Nous avons tout entendu.

LE MARQUIS.

Puisque cela est, Madame, le diable peut prendre parti où il lui plaira, je le laisse aller.

MONSIEUR GOSSELIN.

Si l'on m'y attrape, qu'on m'étrille en diable.

En diable : adv. Fort, extrêmement. [L]

Étriller : Fig. et familièrement. Étriller quelqu'un, le battre, le malmener. [L]

LA GIRAUDIÈRE, à demi bas.

Madame Jobin, dans six mois nous aurons quelque petite affaire à démêler.

LA COMTESSE.

Quelle effronterie ! Mettre le désordre parmi les gens pour attraper de l'argent ?

MADAME JOBIN.

Je rendrai tout, ne me querellez point.

LE MARQUIS, à la devineresse.

Il n'est pas temps de vider nos comptes.

LA COMTESSE.

Il faut que la chose éclate, afin que personne n'y soit plus trompé.

MADAME JOBIN.

Ne dites rien, je ne suis pas si coupable que vous pensez.

LE MARQUIS, apercevant Madame Noblet.

Entrez, Madame, vous ne pouviez arriver plus à propos. Ne craignez point de vous voir forcée à un second mariage. Il n'en faut pas croire la devineresse, c'est la plus grande fourbe qui fut jamais.

MADAME JOBIN.

Voilà bien du bruit pour peu de chose.

LE MARQUIS.

Pour peu de chose, vieille scélérate, après le désespoir où je suis depuis huit jours ?

MADAME NOBLET.

Comment ? Est-ce que Madame Jobin...

LE MARQUIS.

Vous êtes de ses amies, réjouissez-vous de mon bonheur. Madame la Comtesse est détrompée.

LA COMTESSE.

Je venais demander un secret pour vous oublier, mais il n'y a plus moyen de le vouloir.

LE MARQUIS.

Quelle joie pour moi ! Afin de l'avoir entière, il faut savoir qui a payé la devineresse pour me traverser.

Traverser: Fig. Susciter des obstacles, des embarras. [L]

MADAME NOBLET.

On l'a payée ? Vous croyez cela ?

LE MARQUIS.

Elle nous l'a confessé.

MADAME JOBIN, en s'en allant.

Il ne me souvient plus de rien. Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

LA GIRAUDIERE.

Elle se tire d'affaires fort résolument.

LE MARQUIS.

Je prendrai mon temps. On sait comment la faire parler.

MADAME NOBLET.

Je cours après elle. Comme je ne veux jamais la revoir, j'ai quelque reproche à lui faire pour mon compte.

Elle s'en va.

LE MARQUIS, à la Comtesse.

Hé bien, Madame, avais-je tort de décrier Madame Jobin.

LA COMTESSE.

J'ai été sa dupe. Sortons d'ici. Vous aurez toute liberté d'en rire avec moi.

LE MARQUIS.

Allons, Madame. Je me tiens assuré de mon bonheur, puisque j'ai eu l'avantage de vous détromper.

FIN

EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROI.

Par Grâce et Privilège du Roi, donné à Saint Germain en Laye le premier février 1680. Signé, par le Roi en son Conseil, TIRCELLE : il est permis à CLAUDE BLAGÉART, Imprimeur-Libraire, d'imprimer, faire imprimer, vendre et débiter, pendant le temps de six années une Comédie intitulée LA DEVINERESSE, ou LES FAUX ENCHANTEMENTS, Représentée par la Troupe du Roi. Et défenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires, et autres Personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, de l'imprimer, faire imprimer, vendre, et débiter, sans le consentement dudit Blageart, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine aux contrevenants de quinze cents livres d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, et autres peines portées dans lesdites Lettres de Privilège.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires et Imprimeurs de Paris,

le Février 1680, suivant l'Arrêt de la Cour du Parlement du 8. Avril 1653. et celui du Conseil Privé du Roi du 27. Février 1665.

Signé Angot, syndic.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires et Imprimeurs de Paris, suivant le Règlement de 1618, et l'Edit donné au mois d'Août 1686, le 23. Avril 1695.

Signé, AUBOÛYN, Syndic.

Achévé d'imprimer pour la première fois le 14. Février 1680.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].